# MÉLANGES LITTÉRAIRES

N. BOURASSA

# MELANGES LITTÉRAIRES

TOME I

## CAUSERIES ET DISCOURS

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Libraires-Imprimeurs
256 et 258, rue Saint-Paul

1887

PS
8453
O88M4
N.1
Γs

B. Q. R.
NO. 5606

# CAUSERIE

A LA

# CHAPELLE NOTRE-DAME DE LOURDES

DE MONTREAL

Le 22 juin 1880

---

Les auteurs de livres et de travaux destinés à servir quelques-uns des intérêts du public, les fondateurs de journaux *dont le besoin se faisait sentir*, mettent d'ordinaire une préface, publient un prospectus, pour exposer confidentiellement au lecteur les circonstances qui ont conduit à la création de leur œuvre. J'ai eu l'idée de faire aussi mon discours préliminaire avant de livrer au public ces surfaces historiées, décorées de sujets mystiques d'un caractère un peu étrange pour ceux qui ne sont pas familiers avec l'art décoratif religieux, surtout celui du passé.

Comme c'est l'usage dans ces occasions,

l'auteur, en parlant du produit de sa pensée, sera bien obligé de toucher à quelques détails de son existence qui ne peuvent pas être entièrement dégagés d'une œuvre intimement liée à sa manière d'être et de sentir. C'est pour cela qu'il s'est cru obligé de limiter le nombre de ses auditeurs : les choisissant surtout dans le cercle de ses amis, ou parmi les personnes dont il connaissait parfaitement les goûts pour les choses d'art, et pour tout ce qui peut contribuer à étendre ici les limites du domaine où s'exercent les forces variées de l'intelligence.

Je devais bien aussi une réparation à ceux qui m'ont toujours voulu du bien, et que j'avais priés, dès le commencement de cette entreprise, de ne pas demander à voir mes travaux. Ils avaient compris qu'un travail de longue haleine, qui demande du recueillement et de la suite dans les idées, ne peut se poursuivre sous les yeux des curieux ; tous ont bien voulu m'aider par leur délicatesse à

maintenir les rigueurs de la consigne établie, et je les remercie aujourd'hui de m'avoir donné ce nouveau témoignage de leur bienveillance.

Je n'ai jamais trop compris pourquoi tant de gens mettent les peintres en dehors des règles de la discrétion, et se croient le droit de venir regarder à tout instant par-dessus leur épaule, pour voir ce qu'ils font : depuis quatre ans que l'on me donne l'occasion de méditer sur ce sujet, je n'ai pas encore trouvé de solution au problème.

Je l'abandonne donc à de plus clairvoyants que moi, et je passe à ma préface.

## I

Il y avait déjà dix à douze ans que j'étais revenu d'Europe, après des études poursuivies un peu à l'aventure, et une récolte surabondante de rêves et d'espérances plus ou moins irréalisables ; et je n'avais encore à

peu près rien fait : deux ou trois toiles d'église que j'ai perdues de vue, un certain nombre de portraits peu rémunératifs, exécutés à la dérobée, dont plusieurs péchaient par le modèle qui leur avait servi d'exemplaire ; voilà tout.

On fit bien courir le bruit, durant cette période de temps, que j'avais *illustré* une pompe à incendie destinée au faubourg Québec ; j'eus beau m'en défendre alors, on persista à m'en faire grand honneur. Je ne sais si l'on ne me garde pas encore, quelque part, cette gloire usurpée.

On m'offrit bien aussi, vers le même temps, de faire la vignette et le blason — le blason faux encore — sur des voitures de gala. Je résistai impertinemment, même à l'occasion d'un landau qu'on voulait présenter à Monseigneur de Montréal ; on me disait que c'était encore là de l'art religieux ! Devant cette résistance inexplicable plusieurs conclurent que j'avais des rentes, et que je ne ferais jamais rien.

Chose singulière, et qui influa sans doute sur ma vocation de portraitiste, c'est qu'on ne me demanda d'abord qu'à peindre des morts. Je débutai par le deuil. On m'apportait l'ombre de parents chéris, décédés depuis longtemps, dont les traits étaient déjà à moitié éteints sur de vieilles tablettes daguerriennes, et l'on me demandait de leur rendre la vie. Les vivants n'osaient pas se risquer sous mon pinceau novice ; ou bien, ils s'égaraient par excès de confiance en me demandant de ressusciter les morts. Ce qui est certain, c'est que je ne fis pas un seul miracle : je n'avais pas ce don-là.

Le portrait, pour les débutants, est souvent un écueil fatal ; il est ce qu'était la saignée autrefois pour les novices d'Esculape : rien n'était plus facile, paraît-il, que de manquer la veine. Or, une veine manquée, le malade n'en revenait que mieux, sans doute, mais le jeune praticien était coulé, mort-né.

Je sentis un moment que le même sort allait m'arriver: j'avais manqué ma veine.

Jusqu'alors le portrait avait été le seul gagne-pain du peintre en ce pays; mais, depuis l'invasion des photographes dans le domaine de l'art, ce gagne-pain ne pouvait plus même porter ce nom modeste.

Je passe ici un gros chapitre de petites misères.

Je voyais donc devant moi s'ouvrir un désert aride, plein de vague, où il m'était impossible d'apercevoir dans les brumes du lointain la moindre petite oasis. Pendant un temps, je me mis à chercher des sentiers neufs, d'autres vocations; je ne savais où dépenser mon acquit, à quel exercice mettre ma machine déraillée. J'essayai de l'enseignement.

J'eus l'idée (désintéressée, je vous l'assure) de greffer sur une institution soutenue par le gouvernement, une simple école de dessin. Après un an de travail, on me fit demander de la capitale: "Si j'étais rouge!..."

Ceci est de l'histoire ; j'en parle sans amertume, seulement pour prévenir les artistes qu'ils aient à mettre parmi les obstacles imprévus de leur avenir des choses très amusantes.

Comme je pris quelque temps pour répondre à une question qui intéressait à un si haut point l'enseignement du dessin, l'époque de la réouverture de l'école passa et ne revint plus.

C'est pour le coup qu'il y avait un peu, là dedans, *de la faute à Papineau*, car enfin ma couleur n'a jamais été violente en politique, pas plus qu'en peinture.

Oh ! alors, je perdis mon chemin, j'eus l'envie de me sauver, de me précipiter, de me suicider au fond de l'industrie, d'aller exploiter de sombres forêts.

Puis, tout à coup,

> " La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
> Quelque diable aussi me poussant,"

j'allai marauder dans le champ de la littéra-

ture. Oh ! comme le pauvre âne de La Fontaine, je n'en pris pas plus que *la largeur de ma langue*, mais c'était encore trop.

Enfin, j'étais peut-être à la veille de faire des vers et de commettre bien d'autres péchés, quand la Providence me fit rencontrer monsieur l'abbé Rousselot, ce constructeur d'asiles et d'hospices, cet infatigable pêcheur d'âmes et d'infortunes. Il achevait alors les constructions de Nazareth, où il avait déjà installé ses salles d'asile, et où il voulait encore recueillir de pauvres petits déshérités de la terre. Il cherchait, juste au moment où je me trouvai sur son chemin, le peintre providentiel qui lui décorerait *providentiellement* la chapelle de l'établissement.

Un ange m'avait conduit à lui, comme cela se voit quelquefois dans la vie des saints.—Ici, ce n'est pas moi qui étais le saint, bien entendu.—Le ciel nous avait préparés l'un pour l'autre : Monsieur le Curé, pour bâtir des hospices, moi, pour entrer

dedans. Enfin, j'étais sa trouvaille, et il m'apportait ma vocation, tant cherchée! tant attendue! Au moins, je me l'imaginai.

Car, outre les grandes vocations qui poussent irrévocablement certains hommes vers les carrières pour lesquelles ils ont reçu des aptitudes, il y a encore des inclinations, des instincts, des forces physiques, des nécessités de circonstances qui déterminent ces hommes à faire choix d'un exercice particulier de ces facultés. Ainsi, tous les musiciens pourraient toucher et même briser du piano; mais, fort heureusement pour nous, il y en a qui préfèrent le violon, d'autres la flûte, d'autres le trombone, etc. Cela a permis de créer l'orchestre.

En peinture, il en est de même: il y a les peintres de paysage, de marine, de fleurs, d'intérieurs, de batailles, de bambochades, de nature morte; il y a même aujourd'hui des peintres de choses fugitives, vagues, indéterminées de forme et de couleur: ce sont les

impressionnistes. Eh bien ! les impressionnistes même croiraient avoir perdu leur chemin dans la vie, si dans ce qu'ils produisent l'on allait découvrir quelque chose de défini, de tangible, de naturel enfin.

Telle est la loi impérieuse des vocations *espèces ;* ou, si vous le préférez, des *espèces* de vocations.

Donc, monsieur l'abbé Rousselot, en m'offrant à peindre des murs, des plafonds, un ensemble de grandes surfaces, où la pensée et le pinceau peuvent courir sans gêne, sans trop de petits soins et de monotonie de travail, m'avait apporté mon instrument sympathique, mon violon, à moi.

Je m'en emparai avec empressement. Et, un mois après, je commençais ma tâche, presque sans préparation, avec un rapin et un peintre en bâtiment pour aides.

Les conditions de l'entreprise ne me permettaient pas de prendre trop d'aises. M. le Curé est impatient (je ne le dirais pas, si ce

petit défaut ne lui faisait pas produire tant d'œuvres de bien). Il m'accordait *quelques mois* pour accomplir tout le travail. J'en pris à peu près vingt-deux : sur ce nombre, il y en avait bien au moins douze de volés à monsieur le Curé ! Mais il m'a volontiers pardonné, parce que c'est bien tout ce que je lui avais pris durant l'entreprise. La charité prête peu au vol.

Je supprime ici un second gros chapitre de petites misères.

## II

Cette première épreuve de ma vocation avait été un peu rude. Le métier de la peinture murale n'est pas tout rose ; il l'est moins ici qu'ailleurs. La précipitation, l'ardeur fiévreuse avec lesquelles j'avais exécuté mon travail, m'avait presque épuisé ; je partis pour la campagne, moitié désespéré, avec un déficit dans la caisse ; rapportant, d'ailleurs, dans

mon sens artistique une faible satisfaction de cette œuvre de galérien.

Pendant quinze jours, je boudai mon étoile, Nazareth, et même monsieur le Curé ; je fus poursuivi par l'idée de fixer pour toujours ma vie dans ces champs pleins de tranquillité, de sève et de pur bonheur, que je n'aurais jamais dû quitter, quand j'appris, par je ne sais plus quelle voie fatale, qu'on formait le projet d'élever un nouveau sanctuaire à Montréal, tout près, mais tout près de l'endroit que j'habite.....

" Tiens ! me dis-je tout à coup, mais c'est monotone la campagne ; toujours de l'herbe qui pousse, le même soleil qui se lève, et des horizons de clôtures grises. Si j'allais, par manière de passe-temps, m'amuser à broder quelque chose au sujet de cette future chapelle. Une église bâtie en vue du décor, où, à l'aide d'une lumière favorable, on pourrait tout harmoniser, peinture, sculpture, architecture ; voilà qui serait une chose heureuse !

Alors, à la faveur de tous ces travaux, je pourrais former un certain nombre d'élèves dans les différentes applications de l'art du dessin, comme on le faisait dans les grandes entreprises des siècles passés, j'aurais bientôt sous la main une pépinière d'aides habiles, et nous pourrions couvrir le Canada de monuments sublimes ! Il naîtrait ainsi une véritable école nationale, une école base, formée aux immortelles sources du beau : le culte de la divinité, dont elle garderait le caractère de grandeur et de dignité, dans tous ses produits les plus variés ! "...

Vous le voyez, l'histoire naïve de Perrette et du pot au lait se répète ; je suis persuadé que cette Perrette était des nôtres ; elle était artiste par le caractère, au moins.

Mon imagination ne s'en mit pas moins à chevaucher sur ce nouveau chemin de traverse ; de cette nouvelle effervescence d'idées et d'espérances sortit un plan d'église ; et, ce qui est le plus étonnant, c'est que ce plan fut ac-

cepté, car il y en avait au concours qui valaient mieux, j'en suis sûr. Les gens qui courent des aventures, ont quelquefois de ces succès imprévus. Je fus moi-même si surpris du mien que je me mis de suite à m'en mordre les pouces, persuadé que ce résultat inespéré cachait quelques grosses catastrophes.

Si quelqu'un de ceux qui se sont crus frustrés dans le choix du plan de ce monument, m'en a gardé rancune, qu'il veuille bien me pardonner aujourd'hui : s'il savait comme je m'en suis repenti !

## III

Les travaux de construction commencèrent bientôt sous la direction d'un architecte de réputation, de Montréal, qui voulut bien s'en charger. Je ne me sentais pas l'expérience nécessaire pour assumer une pareille responsabilité.

L'œuvre n'était pas encore très élevée que

les éléments se mirent contre nous. Une pluie diluvienne de l'automne, poussée par un vent terrible du nord-est, s'abattit sur les murs, et, pendant trois jours consécutifs, elle les battit si bien en brèche que la brèche se fit.

Oh! alors, terrible complication! La faute fut jetée sur celui-ci, sur celui-là ; de celui-ci à celui-là ; c'était un vrai jeu de balle. Au fond, c'est peut-être le nord-est qui était le seul coupable, et l'on aurait pu ne s'en prendre qu'à lui ; d'autant mieux qu'il ne s'en défendait pas, lui.

Bref, la brouille se mit partout ; entrepreneur, architectes, promoteur de l'œuvre, tous prirent congé les uns des autres dans des formes variées, et je restai seul (avec le nord-est), chargé de la responsabilité des travaux.

" Eh bien, pensai-je, pour un homme qui en avait eu trop de Nazareth, me voilà bien pris ! "

Durant trois mois, régulièrement toutes les nuits, je m'éveillais en entendant un mur

s'écrouler ; et je regrettais de ne pas être dessous. J'aurais voulu, moi aussi, me brouiller avec M. Lenoir, l'ardent patron de l'œuvre, mais, impossible : tous mes projets d'hostilité et de fuite, toutes mes conjurations ourdies dans les ténèbres, s'évanouissaient régulièrement le matin, devant la figure souriante, toujours pleine d'enthousiasme et d'une confiance désespérante, de l'infatigable abbé.

J'étais irrévocablement grippé par mon mauvais génie ; et cette fois pour longtemps.

Il n'y avait plus qu'à obéir ; je me résignai, et je me rattachai au programme fantastique que je m'étais tracé à la campagne, malgré toutes les mésaventures imprévues que je voyais maintenant surgir devant sa réalisation.

" Le ciel m'aidera, me dis-je, puisque c'est lui qui l'a voulu. Et puis, je trouverai peut-être grâce devant la partie bienveillante et instruite de mes compatriotes, s'il ne m'arrive pas d'atteindre à cette perfection que

chacun rêve dans les œuvres d'art. On aura peut-être égard aux conditions défavorables dans lesquelle s'opérera cette entreprise, et aux intentions sincères et désintéressées, je crois, qui me guideront pendant son accomplissement."

Après *ce discours bien senti*, j'entrai résolument dans ma nouvelle galère.

Je pris à mon atelier quelques enfants qui se présentaient comme *apprentis*, et, pendant que je m'occupais des détails de la construction, je les formais au dessin. A l'aide de ce noviciat dont je ne pouvais pas encore apprécier les promesses, j'entrepris de faire tout exécuter ce qui devait servir à l'ameublement et à la décoration de l'édifice : colonnes, chapiteaux, autels, boiseries sculptées, ornements en ciment et en peinture, statues et tableaux. Ayant ainsi sous la main des travaux variés, et dont l'exécution exigeait des capacités de diverses espèces et à divers degrés, je pus mettre de suite tout mon personnel sur le

chantier; donner à tous un salaire suffisant pour alléger leurs parents du fardeau de leurs études.

Chacun avait une tâche proportionnée à ses forces, et, celle-ci accomplie, il pouvait passer à une supérieure. C'est ainsi que quelques-uns ont pu s'avancer depuis les simples ornements plaqués jusqu'à l'exécution de la figure. J'avais voulu, même dans l'arrangement du plan général du décor, introduire une gradation déterminée de difficultés, pour favoriser davantage cet acheminement de l'élève vers l'exécution des parties les plus importantes de l'œuvre : ainsi, après les ornements simplement contournés, il a pris les reliefs, puis la figure humaine en grisaille, après, des têtes en couleurs, ensuite, des figures entières en couleurs. J'en ai même mis quelques-unes qui se répètent à certains endroits, les anges des pendentifs, par exemple, et les petites têtes placées dans les doubleaux du chœur, afin que l'élève, dans le travail

d'une seconde ou d'une troisième copie du même sujet, pût profiter de l'expérience acquise dans l'exécution de la première qui lui avait servi d'étude. Je confiais à ceux qui étaient à peu près d'égale force, des tâches identiques; ils les accomplissaient d'ordinaire avec émulation, et je découvrais chez eux celui qui avait davantage la volonté ou le pouvoir de monter.

Tout ce qui se voit dans cette chapelle a été accompli de cette manière. Si mes élèves n'ont pas exécuté le tout sur mes dessins, ils ont au moins mis la main à tout. Les plus habiles n'ont pu, dans le cours d'une seule entreprise, me rendre de grands services dans le travail de mes tableaux ; et même, il faut bien l'avouer, dans bien des cas, leur collaboration m'occasionnait un surcroît de difficultés; car il leur aurait fallu préalablement donner plus de temps à l'étude de la figure, surtout d'après nature. Mais je ne doute pas, que, dans le cours d'une seconde, ils ne

fussent arrivés à interpréter d'une manière fort satisfaisante toute composition de grand maître. Dans tous les cas, tous ont acquis de l'habileté en quelque chose, et ils trouvent à faire aujourd'hui des travaux proportionnés à leurs forces.

Pour quelques-uns la carrière est à peu près ouverte : M. Hébert, l'élève sculpteur qui a fait sur mes dessins les bas-reliefs de l'autel et une partie des ornements en bois et en ciment de l'intérieur, m'a aussi été d'un grand secours dans l'exécution de la statue qui occupe la niche de l'abside du chœur. Il a ouvert dernièrement un atelier où des commandes sérieuses lui arrivent déjà tous les jours.

Eh bien ! si un des articles de ce programme improvisé dans un rêve, n'est pas tout à fait réalisé, je veux dire la fondation de l'école d'art par la pratique, par la production de l'œuvre même ; il y a au moins, ici, la preuve que la chose est non seulement

possible, mais qu'elle est la seule véritablement efficace dans les conditions de notre société.

L'histoire de l'art n'a qu'un enseignement sur ce sujet. La vraie école a été, dans tous les temps, l'atelier et l'œuvre du maître; c'est-à-dire l'enseignement avec la pratique; la science acquise avec l'expérience; le talent et le caractère éprouvés par la tâche de tous les jours; la carrière ouverte sous l'œil rigoureux du patron, poursuivie à côté de lui dans de grands travaux publics, et continuée, après lui, avec les traditions et l'esprit de suite d'une véritable et puissante famille.

Voilà la source véritablement féconde et vigoureuse d'où sont sorties ces fortes écoles de Sienne, de Florence, de Pérouse, de Milan, de Rome et de Venise.

On a, de temps à autre, la velléité d'étudier la situation de l'art dans notre pays, et de chercher les moyens d'en développer la culture; on demande de faire des discours

sur ce sujet comme sur tant d'autres, et il n'y a guère que l'art de parler qui y gagne quelque chose. On m'en demandait justement un dernièrement. Eh bien! voici mon discours: "Commandez aux artistes de grands, de nobles travaux, dignes d'intéresser une nation, dignes de l'ambition et des sacrifices de ceux que l'on nomme les maîtres, et les chefs-d'œuvre ne se feront pas longtemps attendre." C'est tout.

## IV

J'ai dit qu'un des objets que j'avais eus en vue en donnant les plans de cette chapelle, avait été, d'abord, d'avoir un vaisseau pourvu de jours et de surfaces disposés de manière à favoriser l'harmonie générale du décor et de l'architecture.

Éclairer un édifice, n'est pas faire une chose indifférente à son effet. Les formes et les couleurs ne nous sont révélées en défini-

tive que par la lumière.— " La nuit, tous les chats sont gris."—Sous cette expression vulgaire n'y a-t-il pas une vérité connue de tout le monde ? Et cependant, on fait ici bien peu de cas du soleil dans la construction des édifices publics, en général.

Dans la plupart, les jours, placés trop bas, éblouissent la vue, sans lui communiquer l'impression, lui faire sentir la beauté des formes de l'architecture. Rien ne se dessine nettement, rien ne se révèle dans sa valeur: ni les tableaux, ni les reliefs, ni même les grandes lignes du monument. Que de chats gris l'on a dans nos églises, à la place de saints que l'on croyait avoir!

Car c'est surtout dans nos églises que les vices d'un mauvais éclairage se font le plus souvent sentir; et une des causes les plus fréquentes de ces vices, c'est le désaccord qui existe entre l'intérieur et l'extérieur de ces édifices: sous ce rapport, nos vieux sanctuaires valaient mieux que la plupart de

ceux que nous édifions aujourd'hui. Une fois les quatre murs de l'œuvre debout, on jette dessus un grand toit unique qui les saisit comme un éteignoir, et l'on se croit ensuite tout permis à l'intérieur. On élève trois nefs (je crois même qu'on est allé jusqu'à cinq); la grande, la plus importante, va s'établir, comme elle le peut, dans les combles, à la manière des bohêmes; puis on passe des couloirs là où c'est commode, autour du sanctuaire, d'habitude; puis on suspend des tribunes à un bout ou à un autre, quelquefois partout. Et le plus souvent, rien de tout cela n'avait été prévu, quand on élevait les murs.

Quand le tout est achevé, surviennent les besoins ou les envies supplémentaires : il faut des tableaux, des statues, etc. Il y a de ces bons curés dont le zèle ne doute de rien. On a beau leur dire : " Mais, cher monsieur l'abbé, il ne vous arrivera jamais un rayon là-dessus ; ce local est un puits ! "

— On en fera venir, monsieur l'artiste, en coupant ceci, en trouant cela.

— Mais, vous avez trois cloisons à percer, et vous êtes à trente pieds du jour : la lumière ne se transporte pas comme l'eau, par des boyaux.

— On mettra du blanc ici, des réflecteurs là ; vous verrez, vous verrez."

Et les tableaux et les statues finissent par être placés ; on les paye, mais qui les voit?

Voyons, mais l'art n'est pourtant pas à gaspiller dans notre pays pour qu'on s'en serve ainsi sans résultat.

Encore une fois, pour que la peinture arrive à produire sur le spectateur le charme d'une complète illusion, il faut bien l'établir dans les conditions les plus favorables à sa puissance. Alors, le peintre est maître de tous les moyens et de toutes les ressources du métier.

Ces conditions, je crois les avoir obtenues ici à un degré suffisant pour favoriser le tra-

vail du décor; et s'il produit quelque impression désagréable, il faut en chercher la cause ailleurs.

## V

Un autre objet que je voulais atteindre, c'était une union harmonique entre le tableau et l'ornementation; les établir dans le rapport qui existe, en musique, entre la mélodie et son accompagnement.

Il est d'usage, en Europe, dans ces sortes de travaux, de diviser la tâche entre un décorateur et un peintre de figures, ou même entre plusieurs. Et chacun s'en trouve encore assez: j'en sais quelque chose.

Mais il en résulte souvent un désaccord dans l'effet d'ensemble, qui est toujours au détriment du tableau. Ces collaborateurs ont d'ordinaire des manières de voir et de sentir, des tempéraments artistiques différents qui peuvent rarement se fondre ensemble. Puis, dans ce mariage de la peinture avec l'archi-

tecture, il se présente encore des exigences réciproques, de ces ménagements nécessaires que plusieurs ouvriers ne peuvent pas toujours observer. C'est déjà beaucoup, quand ces messieurs peuvent se ménager entre eux.

Les physiciens connaissent la propriété qu'ont certaines couleurs de se pousser en avant où en arrière, selon leur nature, quand on les juxtapose : l'intensité des unes les approche, et la légèreté des autres les fait fuir. Ceci est de la science exacte, les mathématiques de la couleur ; il n'est pas permis de l'ignorer dans la décoration d'un intérieur. Si l'on mettait, par exemple, dans cette chapelle, ainsi qu'on l'a pratiqué souvent, des tons puissants ci et là, surtout dans les parties extrêmes, et d'autres plus légers, plus fuyants, dans les espaces intermédiaires, les plus puissants se précipiteraient sur les plus faibles, comme cela se voit, d'ailleurs, dans beaucoup d'autres choses. L'on détruirait l'effet naturel de la perspective, et l'on rape-

tisserait par conséquent les proportions déjà exiguës de ce vaisseau ; ce qui est un résultat peu désirable, même dans un grand édifice.

C'était donc pour conserver à cette œuvre plus d'homogénéité que j'ai voulu en garder l'exécution tout entière. Elle a, sans doute, perdu en perfection de détails, mais peut-être que les hommes de l'art trouveront une compensation dans son effet d'ensemble.

Voici comment j'ai procédé pour arriver à cet effet.

Vous me permettrez, mesdames et messieurs, ces quelques détails techniques, un peu secs, mais qui peuvent être utiles à juger d'autres travaux du même genre.

J'avais dans les matériaux de la construction, deux tons donnés, qu'il me fallait subir : la couleur du marbre des piliers, et celle de leurs chapiteaux en pierre de Caen ; c'était la base du problème à résoudre, la base harmonique de toute l'œuvre. J'ai reporté ces tons dans toutes les parties de l'édifice, et j'ai éta-

bli mes accords dessus. Toutes les couleurs plus vives qui sont entrées ensuite, comme complément décoratif et encadrement des sujets bibliques, ont été distribuées d'après le même système d'équilibre constant. Celles qui ont été mises dans une partie du vaisseau, se retrouvent dans l'autre, toujours pour ne pas entraver les effets de la perspective aérienne.

J'ai même voulu appliquer jusque dans l'ensemble des tableaux cette règle d'équilibre des couleurs, quoique avec moins de rigueur, cependant ; cela vous expliquera la répétition de certains tons de draperies, interjetés à espaces presque réguliers, dans les sujets qui se correspondent. C'est aussi la même idée qui m'a fait adopter ce ciel uniforme, qui fera le fond du paysage continu, destiné à remplir cette suite d'arcades tracées sur le pourtour de la chapelle.

C'est encore pour le même motif que j'ai représenté toutes les scènes bibliques qui oc-

cupent les voûtes, sur des fonds plats, simplement enrichis d'or ou de figures architecturales; les développant sur un seul plan, à la manière des bas-reliefs; les dégageant, d'ailleurs, de tous accessoires superflus. C'était la méthode observée chez les Grecs, et c'est incontestablement la plus judicieuse. Le sujet traité ainsi est facile à lire; il ne brise pas l'unité de l'architecture par de grandes trouées où se déroulent, dans des perspectives improbables, de vastes sujets qui se tiennent mal en l'air; il ne perd pas son caractère décoratif, il ne rejette pas l'œil et la pensée en dehors du monument qu'il est appelé, non pas à faire oublier, mais à orner.

Au dix-huitième siècle, en Italie surtout, les peintres en étaient arrivés à supprimer l'œuvre de l'architecte. Leurs compositions envahissaient tout: les anges, les saints, et même les diables se croyaient tous permis (passe pour ces derniers). On en voyait grim-

pés partout : à la faveur de nuages et d'ombres jetés sur les corniches, les archivoltes, les doubleaux, et même les chapiteaux, on parvenait à développer une scène à travers toute une voûte. On élevait même, au moyen d'une science de perspective très méritoire sans doute, des édifices fantastiques par-dessus le réel ; et, à l'aide de ces magies chinoises qui ont ébloui bien des experts, on réduisait à néant un vaste édifice. Le simple sens commun nous dit que cela ne peut être l'objet de l'art décoratif.

## VI

Voici maintenant quel système j'ai suivi pour établir l'union convenable et harmonieuse entre l'ornement et le tableau.

Le sujet historique ou mystique introduit dans une décoration comme celle-ci, n'est pas un simple ornement, un objet mis là pour ajouter tout simplement au plaisir des yeux ;

c'est un enseignement, une chose qui doit parler à l'esprit et au sentiment, et servir de complément au culte. Par conséquent, il est essentiel de laisser à ce langage toute sa valeur d'expression, toute sa lucidité.

Vous avez entendu, dans ces belles partitions de Haydn, de Beethoven ou de Gounod, ces divines mélodies s'élever gravement dans l'espace, comme des choses du ciel, puis se poursuivre sur une modulation simple, pure, toute aérienne, au-dessus d'une harmonie compacte et bien rythmée, murmurée par un grand chœur de voix et d'instruments. Et cela vous a saisi, vous a pétrifié d'émotion. Et pourquoi? Parce que vous sentiez là un équilibre parfait, dans cette gravitation harmonieuse et successive d'accords vers cette mélodie céleste, unique : accord, gravitation, équilibre, principes universels d'existence et d'harmonie dans l'œuvre du créateur, principes constants du beau dans toute œuvre humaine ! On peut, sans doute, tirer de ces

principes universels une variété infinie d'effets ; mais, en dehors d'eux, il n'y a que le chaos.

Vous avez peut-être vu quelquefois, au bord de la mer, à l'heure où le soleil va disparaître, de légères voiles blanches parsemant l'horizon : elles vous intéressaient, parce qu'elles portaient des hommes, vos semblables, ou quelqu'un qui vous était particulièrement cher ; elles étaient bien petites, et la mer immense : mais au delà de ces demi-teintes du soir qui voilent déjà, à cette heure, le rivage ; sous les derniers rayons de lumière qui meurent dans le lointain, vous suiviez leur course, leurs évolutions, chaque bercement que leur imprimaient les ondulations de l'Océan ; c'était encore la dernière chose qui retenait votre regard quand la nuit était venue. Eh bien ! par quel mystère de la nature pouviez-vous garder cette vision, claire, lucide, d'un objet si petit dans cette immensité d'espace ? C'est que, au-dessus de cette

grande scène à demi enveloppée dans les voiles du soir, il surnageait un rayon, et que ce rayon illuminait seulement l'objet qui vous intéressait surtout dans l'espace.

Voilà pour moi les modèles qui doivent servir à l'art décoratif religieux et lui révéler la règle rigoureuse qui doit le régir. Puisque cet art doit être un enseignement, une invitation à l'adoration, il faut, encore une fois, que la pensée s'en dégage claire et puissante, que le tableau prenne par conséquent sa légitime préséance, et, dans le tableau, que ce soit la figure humaine, idéalisée ou sanctifiée, qui attire tout l'intérêt, puisque c'est elle seule qui doit parler.

C'est la règle que j'ai essayé d'appliquer dans cette œuvre de Notre-Dame de Lourdes, avec plus ou moins de succès. J'ai jeté un voile sur tout ce qui entoure les sujets bibliques ou historiques; quelque vives que soient les couleurs qui entrent dans l'ornementation, elles subissent toutes l'action d'un repoussoir

invisible, placé dans chaque tableau. Car, dans aucune partie de cette décoration ne se trouve de lumières plus vives, d'ombres plus accentuées et de couleurs plus intenses que celles qui ont servi à peindre les tableaux.

Dans l'art décoratif du moyen âge, l'ornementation s'allait bien aux divers styles de l'architecture de l'époque, mais elle n'aidait pas toujours à l'effet des peintures historiques qu'on y introduisait; si ce n'est quand les sujets étaient sur des fonds d'or, ou quand les ornements occupaient peu d'espace. Les ornemanistes de ces temps, pour faire contrepoids à l'éblouissement que produisait la surabondance de couleurs vives jetées dans les grandes verrières gothiques, s'étaient habitués à répandre dans les autres parties du décor les teintes les plus brillantes. C'était judicieux, parce que c'était un besoin de l'accord. Mais, quand les représentations de sujets bibliques vinrent envahir les grands édifices, les maîtres s'apercevant peu à peu,

en devenant plus habiles coloristes, que cette fantasmagorie de tons éclatants éclipsait leurs peintures, cherchèrent à s'y soustraire.

Ils n'y réussirent malheureusement que trop ! Il y avait pourtant beaucoup à conserver dans cette magie de l'art décoratif du moyen âge, et les artistes sont tombés depuis dans de bien grands écarts de goût !

Mais ne faisons pas trop la leçon à nos devanciers ; car il est possible qu'en poursuivant, de mon côté, l'application constante d'un système particulier dans un travail aussi prolongé et compliqué, j'aie quelquefois dépassé le but. C'est le danger que l'on court, en accomplissant une œuvre d'après une théorie rigoureuse, surtout quand on n'a pas la liberté de retoucher, aux heures propices, le travail accompli, et que ce travail se trouve, une fois les échafauds enlevés, exposé sous d'autres points de vue, et dans des conditions différentes de lumière.

Ainsi, quelques connaisseurs trouveront

sans doute, par-ci par-là, des traits trop accentués dans certains groupes de figures, des touches dont l'énergie pourrait être légèrement tempérée, et autres choses encore.

Je suis de leur avis, avant de le connaître, et si je n'avais pas, comme tant d'auteurs et de papas, quelques faiblesses pour l'œuvre de mes amours, je dirais à mes plus intimes en quoi ma nouvelle famille me cause encore de petits désagréments.

Je viens de vous exposer les préoccupations purement du domaine du métier qui m'ont poursuivi durant l'accomplissement de mon travail ; je vais parler maintenant de celles qui tiennent tout à fait au domaine spirituel de l'art, et vous expliquer le sens de la composition qui remplit tout cet édifice, en la suivant dans son développement.

Ce sanctuaire ayant été dédié à la Vierge qui est venue se révéler à Lourdes sous le nom d'Immaculée Conception, le sujet des tableaux qui devaient entrer dans le décor

était tout donné: l'histoire du dogme de l'Immaculée Conception.

Interpréter un vaste sujet en plusieurs parties dans un champ donné, c'est un peu comme livrer une bataille.

Il faut mesurer et compter ses espaces, diviser et coordonner ses matériaux de manière à pouvoir les faire entrer dans un certain nombre des scènes ou tableaux qui s'enchaînent et s'entr'aident dans le développement du sujet. Il faut bien encore donner quelque attention aux ressources pécuniaires dont il faudra disposer pour exécuter le travail. Et c'est peut-être là la plus agaçante des préoccupations du compositeur: sentir continuellement derrière l'artiste effréné un Prud'homme inexorable qui tranche, qui limite et rapetisse tout, qui bride votre imagination au premier bond. Il y a des côtés de certains sujets qui ont de grands aspects, il faut s'arrêter aux petits. Et puis quelquefois, le zélé promoteur de l'œuvre

se joint au Prud'homme, en nous disant de temps à autre, quand l'horizon devient sombre, ou que le cuisinier du séminaire s'est négligé un léger peu :

" Ah ça ! pas trop d'idées, pas trop de ces grandes inventions qui ne finissent plus ; la charité baisse, et il me faudra autre chose : des chandeliers, des cloches, un orgue, des gazeliers, une lampe ; Chanteloup est le plus habile ouvrier du monde, et c'est un bon garçon, mais il finit par faire ses comptes."

Mais je m'arrête ; mon estimable patron croirait que je veux dire qu'il est impatient comme son charitable confrère de Nazareth. C'est bien le contraire, il n'est heureux que lorsque je me repose ; croyez-moi, ou veuillez le lui demander.

## VII

Le dogme de l'Immaculée Conception défini et proclamé a jailli de quatre sources, ou de quatre autorités : la révélation, par les

promesses de Dieu, les prophéties et les figures de l'Ancien Testament; la tradition, par les faits et les croyances de tous les temps; la doctrine, prédominante et constante dans l'enseignement; enfin, l'autorité définitive de l'Église universelle, manifestée dans le concile de Rome, en 1855.

Ces quatre bases de notre dogme catholique ont servi à l'arrangement de la composition qui devait en représenter l'histoire. La proclamation, résumé et complément de toutes ces manifestations de la vérité, devant occuper le dôme, sommet de l'édifice, j'ai figuré ces quatre autorités sur les quatre piliers qui le soutiennent, par ces figures d'anges, messagers ordinaires des décrets divins. Ils soutiennent l'édifice de notre croyance; ils affirment, les mains et le regard dirigés vers le ciel, dans une attitude commune, une doctrine unique. Autour d'eux se déroulent, dans les voûtes, les scènes et les figures qui se rattachent à la révélation. D'abord, dans

les tableaux en grisaille du centre : les promesses faites par Dieu lui-même à Adam, à Abraham, à Isaac et à Jacob ; ce dernier les transmet à ses enfants dans une bénédiction suprême. Ces promesses sont, à Ève, une fille réparatrice, victorieuse du serpent ; aux patriarches, une gloire future, extraordinaire et infinie, jaillissant de leur race. Pour rendre l'enseignement par les images plus clair et plus complet, j'ai eu soin de faire accompagner dans le décor, chaque sujet biblique par le texte de l'Écriture qui le concerne.

" Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, dit Dieu au serpent ; entre ta postérité et la sienne : elle te brisera la tête."

Plus tard, Dieu dit encore à Abraham, par la voix de l'ange, qui vint interrompre le sacrifice d'Isaac : " Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole." Et ces promesses, Dieu les renouvelle dans toutes les circonstances solennelles de la vie du

grand patriarche: " Et j'établirai mon alliance entre moi et toi, et entre ta postérité après toi en ses générations par un pacte éternel."

Quand Isaac, pressé par la famine, s'en va avec Rébecca vers Abimélech, Dieu vient encore lui dire: " Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel; et je donnerai à tes descendants ces contrées; et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta postérité."

Les paroles de Jacob en léguant ces promesses successives à ses enfants, sont surtout remarquables: " Le sceptre, dit-il, ne sortira pas de Juda, ni le prince de ta postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et celui qui doit être l'attente des nations."

Sur le versant droit de la voûte apparaissent les prophètes dont les paroles ont, à différents temps, confirmé les révélations faites aux patriarches: d'abord Isaïe, puis Jérémie, David et Michée.

" C'est pourquoi le Seigneur, disait Isaïe en s'adressant à la maison de David, vous donnera un signe. Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel."

Et Jérémie s'écriait en appelant la nation à de nouvelles espérances et en parlant d'une alliance nouvelle que Dieu allait contracter avec elle : " Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : la femme environnera un homme fait."

David, entre autres allusions prophétiques à la gloire de la libératrice du genre humain, lui faisait dire : " J'ai vu que sur moi reposait votre complaisance, parce que mon ennemi n'a pas triomphé de moi."

" Et toi, disait le prophète Michée, en s'adressant à l'humble bourgade qui devait servir de berceau à Jésus-Christ, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, de toi doit venir celui qui dominera sur Israël, et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité."

Sur le versant gauche de la même voûte, sont placées les femmes célèbres de l'Ancien Testament, choisies par Dieu pour être les épouses de ses serviteurs, et devenues, par une vertu extraordinaire, les mères de la race de David : ce sont Sara, Rébecca, Rachel et Ruth.

" Et je la bénirai, disait Dieu en parlant de Sara, et d'elle je te donnerai un fils que je bénirai, et je ferai avec lui un pacte qui sera une alliance éternelle."

" Cette parole vient du Seigneur, disaient Laban et Bathuel au serviteur d'Abraham, nous ne pouvons rien vous dire de contraire à sa volonté."

" Voilà Rébecca devant vous, prenez-la et partez, et qu'elle soit la fille de votre seigneur, comme le Seigneur l'a voulu."

" Le Seigneur se souvint aussi de Rachel : il l'exauça, dit la Genèse. Elle conçut et enfanta un fils, disant : Dieu a fait cesser mon opprobre."

" Que le Seigneur, s'écriait le peuple en célébrant l'union providentielle de Booz avec Ruth, rende cette femme qui entre dans ta maison, comme Rachel et Lia qui ont fondé la maison d'Israël, afin qu'elle soit un exemple de vertu dans Ephrata, et qu'elle ait un nom illustre dans Bethléem."

Celles des femmes de la Bible qui, par une inspiration du ciel et l'héroïsme de leur caractère, sauvèrent le peuple de Dieu dans ses grands dangers, occupent les petites voûtes des transepts; dans celle de droite: Anne, mère de Samuel, et Judith; dans celle de gauche, Esther et Débora.

Toutes ces femmes sont regardées par les interprètes des Écritures saintes, comme les images de la Vierge choisie et libératrice du genre humain.

Voici comment Anne exprimait sa reconnaissance à Dieu, qui l'avait rendue mère du fils qu'elle consacrait à son service, et qui devait sauver et réformer son peuple: " Mon

cœur a tressailli dans le Seigneur, et ma gloire est exaltée par la force de mon Dieu; ma bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis, parce que je me suis réjouie, ô Dieu! dans votre faveur salutaire."

Et voici encore en quels termes Judith renvoyait à Dieu les louanges avec lesquelles on acclamait son triomphe: " Il a accompli en moi, sa servante, la miséricorde qu'il avait promise à la maison d'Israël, et, cette nuit même, il a fait périr par ma main l'ennemi de son peuple."

" Et le Seigneur n'a pas permis que moi, sa servante, j'aie été souillée; mais il m'a rappelée vers vous sans aucune tache, pleine de joie de cette victoire, et de mon salut et de votre délivrance."

Les livres saints disent d'Esther qui allait arracher les Hébreux à une terrible persécution: " Et elle trouva grâce et faveur devant le roi, au-dessus de toutes les femmes, et il mit sur sa tête son diadème et la fit régner à la place de Vasthi."

Et voici les paroles mises dans l'hymne triomphal que chante Débora après la défaite de Sisara contre laquelle elle avait conduit elle-même l'armée d'Israël : " Les forts défaillirent en Israël ; leur courage était abattu, jusqu'à ce que moi je me fusse levée, jusqu'à ce que Débora se levât, jusqu'à ce qu'une mère se levât dans Israël."

Enfin, dans les trois absides qui forment les points d'arrêt des grandes voûtes, se déroulent les trois sujets qui sont la réalisation des promesses constantes de Dieu, et du fait attendu pendant des siècles. Dans l'abside du centre : la Salutation angélique, fait capital qui a servi de base à la définition dogmatique ; dans l'abside de droite, la Visitation, où sainte Élisabeth pressentait la glorieuse prédestination de la Vierge dans sa maternité ; dans l'abside de gauche, l'adoration des mages et des bergers, c'est-à-dire la merveille d'un Dieu incarné se manifestant spontanément aux puissants et aux pauvres de la terre.

Ici se termine le développement du sujet dans la phase de la révélation ; nous allons le suivre maintenant dans ses rapports avec la tradition et la doctrine.

J'avais l'intention d'étendre davantage cette dernière partie, en peignant sur les surfaces disposées pour cet objet, dans les petites nefs et les transepts, les principaux faits historiques par lesquels les peuples ont manifesté dans tous les temps leur foi dans le mystère de l'Immaculée Conception. Mais mon Prud'homme intime y est venu mettre le holà. Le système dispendieux d'ornementation que j'avais adopté, m'a fait faire une rognure dans ce programme un peu extravagant ; monsieur l'abbé Lenoir et moi, conjointement, nous avons légué l'exécution de ce plan à une postérité reculée.

Je me suis donc borné à représenter, d'un côté, à gauche, les grands docteurs de l'Église grecque, et de l'autre, ceux de l'Église latine qui ont le plus contribué par leurs écrits au

triomphe de la doctrine sanctionnée par Pie IX.

Ceux qui personnifient l'Église grecque sont: S. Jean Damascène, S. Grégoire Thaumaturge, S. Éphrem, S. Cyrille d'Alexandrie et S. Théodore Studite, et les Pères de l'Église latine sont, dans le même ordre : S. Cyprien, S. Pierre Damien, S. Bonaventure, S. Pierre Chrysologue et S. Laurent Justinien.

Ces docteurs appartiennent à diverses époques de l'histoire de l'Église : je les ai choisis au milieu d'un très grand nombre d'autres qui ont affirmé dès les premiers siècles de notre foi, les privilèges de la sainte Vierge. Je n'ai transcrit sur les murs de ce sanctuaire que quelques-unes de leurs pensées se rapportant à mon sujet, l'espace ne me permettant de choisir que les plus brièvement exprimées ; leurs livres en sont remplis.

Tous ont leur regard, comme leurs pensées, tourné vers le grand sujet qui les occupe ; quoique isolés les uns des autres, tous ces

personnages participent à une même action, celle de la proclamation du dogme par l'Église universelle, sujet qui devra occuper toute la surface du dôme.

Mon intention n'est pas de représenter ici ce sujet dans sa simple vérité historique, tel que le fait a dû se passer dans la basilique du Vatican : ce sera plutôt l'acclamation du glorieux privilège de Marie par l'Église de tous les temps et de toutes les nations, dont l'acte solennel de Pie IX n'a été que la confirmation et la sanction. Acclamation par les églises de Syrie, d'Arménie et de Constantinople ; acclamation par ces confréries pieuses du moyen âge, par ces corporations civiles et religieuses, par ces ordres de chevalerie, qui s'établissaient sous le patronage de la Vierge immaculée; acclamation par les rois de Pologne et d'Espagne, par les empereurs d'Autriche et de Constantinople; acclamation par la Sorbonne de Paris, par les universités d'Angleterre, de Salamanque et d'Alcala; en-

fin acclamation par les papes Sixte IV, Eugène IV, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII, et plusieurs autres qui ont condamné tous les adversaires des glorieuses prérogatives de la Mère de Dieu. La peinture ne pouvant pas montrer une définition dogmatique, doit essayer de faire sentir la nature et le sens de cet acte solennel.

Enfin, j'ai complété cette histoire mystique et dogmatique des privilèges de Marie par les deux tableaux du chœur, dont l'un n'est pas encore exécuté, qui sont la Résurrection et le Couronnement de la Vierge Immaculée.

Dans l'ordre de la composition, ces deux sujets étant postérieurs à l'incarnation divine, ont dû prendre place ici ; ils étaient destinés à occuper la tête de la série des tableaux qui devaient se dérouler sur le pourtour de l'église.

## VIII

Voilà, mesdames et messieurs, l'exposé des intentions qui m'ont guidé dans tout ce travail, et l'enseignement que j'ai voulu faire produire à toutes ces surfaces sorties muettes des mains des constructeurs. J'aurais bien encore à faire un bout de confidence sur les motifs d'un ordre différent qui m'ont retenu dans une carrière où je n'ai eu à faire, jusqu'à présent, que des sacrifices ; mais je crois avoir l'occasion, plus tard, d'ajouter ce nouveau chapitre à ma préface d'aujourd'hui. Vous n'êtes pas fâchés, sans doute, que je mette fin à celle-ci.

Le soin que j'ai pris de parler d'avance de mon œuvre ne vient pas de ce que je m'en exagère la valeur et l'importance ; elle est ce que les circonstances ont voulu qu'elle soit, mêlée de mérites et de démérites. Mais j'espère qu'elle porte suffisamment avec elle, dans ses défauts comme dans ses qualités, le

caractère d'un travail honnête. Il me suffit que l'on comprenne qu'un pareil effort, tenté avec des éléments si peu favorables, et accompli sans espoir d'y trouver un grand avantage personnel, a eu pour mobile autre chose qu'un sentiment vulgaire.

Ceux qui viendront après moi feront mieux : j'ai voulu simplement leur préparer cette satisfaction.

# DISCOURS

# FAIT a la REUNION GENERALE des ELEVES

DU

# COLLEGE DE MONTREAL

Le 9 septembre 1885

---

## PRECIS HISTORIQUE

Le 20 juin 1765, M. Curatteau de la Blaiserie, prêtre de St-Sulpice, natif de Nantes, en France, fut chargé de desservir la cure de la Longue-Pointe. Il conçut alors le dessein de fonder un collège, et il ouvrit immédiatement des classes de latin dans son presbytère. En 1766, il fit construire une bâtisse attenante au presbytère, et en 1767, il y recevait des élèves. C'est là l'origine du collège de Montréal.

En 1770, la fabrique de Montréal fit l'acquisition du château de Vaudreuil, dont le site occupait une partie de notre place Jacques-Cartier; et en 1773, M. Curatteau vint s'y établir pour y poursuivre son œuvre dont il garda la direction. Le séminaire avait aussi fondé, en 1733, une classe de latin à la ville; elle fut jointe au nouveau collège. Les successeurs de M. Curatteau dans cette maison furent M. Marchand,

Canadien, et M. Chicoineau, Français, tous deux prêtres de St-Sulpice.

Un incendie détruisit l'établissement en 1803, avec les archives précieuses qu'il renfermait. Il fut reconstruit en 1806, mais en dehors de la ville, sur une rue qui porta depuis son nom. M. Roque en prit alors la direction. Les successeurs de M. Roque furent messieurs Quiblier, Bayle, Villeneuve, Nercam, Denis, C. Lenoir, Lefebvre, Delavigne, et le directeur actuel, M. Deguire.

Les alentours du collège ayant été envahis peu à peu par l'industrie et le commerce, on songea à le transporter dans un local plus sain et plus tranquille, et, en 1860, il fut établi à la montagne, dans le voisinage de cette ferme où les élèves allaient passer leurs jours de congé. D'abord, il occupa une partie du grand séminaire, mais en 1870, il fut installé dans ce magnifique édifice élevé sous les soins de M. C. Lenoir, par la munificence des messieurs de St-Sulpice. Ils y ont dépensé plus d'un demi-million.

C'est dans cette noble demeure qu'a eu lieu la réunion de tous les anciens élèves, le 9 septembre dernier. Le supérieur des sulpiciens à Montréal, M. Collin, et le directeur du collège, M. Deguire, aidé de ses collègues, ont fait à cette grande famille qui comptait bien dix générations, l'accueil le plus cordial, le plus généreux, le plus magnifique qui ait jamais été offert par une institution semblable à ses enfants.

*Messeigneurs,*

*Monsieur le Supérieur,*

*Chers confrères de tous les temps,*

Pardonnez-moi, si je viens au milieu de plus dignes et de plus autorisés, vous dire quelques mots dans cette circonstance. Je me demande à quel titre me voici devant vous, au lieu de tant d'autres que vous devriez entendre à ma place. Il est bien certain que c'est à la sollicitation de quelqu'un que j'ai accepté cet honneur et cette responsabilité, mais je ne m'explique ce choix que d'une manière.

Dans cette chère institution qui nous offre aujourd'hui une si paternelle hospitalité, il y a eu les diligents, les dociles, les studieux, les fidèles observateurs de la règle, les forts en thèmes et en versions, les bien doués de la nature, les enfants de promission enfin. Mais il y en a eu d'autres aussi sur les lèvres

desquels une abeille ne s'était pas reposée à leur naissance: ils faisaient des accrocs à la règle, des relais dans le travail, des bons-hommes sur leurs copies et beaucoup de cuisine dans leur latin. Voilà le secret du rôle que je remplis ici : ceux que vous avez entendus représentent les premiers, et moi, les autres.

Veuillez donc me recevoir comme l'élu des imparfaits de tous les temps et de tous les genres.

J'ai bien vu quelquefois, durant le cours de mes études, la tête de ma classe, mais je dois avouer sans modestie que j'en ai vu plus souvent l'autre bout. Cela m'a appris du moins une vérité philosophique : c'est que les extrêmes se touchent. Je crois que l'on a voulu aujourd'hui me confirmer dans cette vérité en m'obligeant à venir vous réciter ma leçon, à côté des dignes confrères qui m'ont dépassé depuis longtemps dans la grande classe où nous sommes entrés au sortir d'ici.

Ces confrères distingués vous ont dit de belles choses sur l'enseignement, ce qu'il doit être et ce qu'il doit faire dans notre temps; ils vous ont exposé des idées et des théories élevées, mûries par l'étude et l'expérience. Quant à moi, comment oserais-je aborder de pareils sujets, et vous enseigner la sagesse, comme on disait du temps de Platon? Tous les recoins de cette demeure gardent le souvenir de mes imperfections, je suis entouré de ceux qui en ont été les témoins, et je crains bien que le doyen de nos directeurs, notre cher et vénéré M. Bayle, ne soit occupé, là, devant moi, à les compter encore sur le bout de ses doigts.

D'ailleurs, les organisateurs de cette convention m'ont saisi à la sortie des bois, où j'étais occupé depuis quelques semaines à préparer un nouveau territoire à la colonisation; je n'ai pas pu leur refuser un témoignage de mon affectueux souvenir, mais j'arrive devant vous, Messieurs, comme au-

trefois devant les bons maîtres qui ont eu si souvent à me pardonner : je ne sais pas ma leçon, et je n'ai fait que la moitié de mon devoir.

Je vous prie donc, Monsieur le Supérieur, de donner de suite le *Deo gratias* et nous allons gaiement causer comme nous faisions jadis dans les jours de fête. Ce n'est pas pour nous mettre en pénitence que vous nous avez si gracieusement invités à nous réunir aujourd'hui ; malgré qu'il y en aurait bien encore plusieurs — dans la catégorie que je représente — qui le mériteraient, pour expier les péchés qu'ils ont ajoutés à ceux que vous connaissez déjà.

***

Il faut avouer, Messieurs, que c'est une bonne, une paternelle idée de nous avoir ainsi rassemblés après dix, après vingt, après quarante années et plus de séparation, de nous avoir évoqués tout vivants de tous les

coins de la terre et de toutes les situations sociales où nous ont jetés notre bonne ou mauvaise fortune, notre ambition, nos aptitudes et nos naufrages. N'est-ce pas vivifiant que de se trouver encore dans ces lieux où nous jouissions tant de vivre, et où nous espérions de vivre tant pour jouir.

Sortis d'ici plus ou moins forts, plus ou moins disciplinés, plus ou moins armés, nous sommes partis chacun dans une légion pour faire notre temps de service et franchir cette campagne quelquefois longue, mais toujours accidentée, où tout homme doit combattre. Et aujourd'hui, Monsieur le Supérieur, il semble que vous venez de signer une trève avec tous nos ennemis et que vous nous assignez ce jour pour respirer, pour nous reconnaître, pour nous compter, pour serrer les rangs avant les derniers combats.

Nous nous revoyons, soldats d'armes variées, après avoir été longtemps dispersés dans l'armée du Nord, dans l'armée du Sud, en

garnison, en station maritime dans les colonies. Les uns sont bronzés par le soleil des déserts, d'autres ont blanchi en captivité, d'autres portent la poussière de la lutte, quelques-uns déguisent peut-être une jambe de bois, presque tous rapportent des cicatrices, et sans doute aussi quelques profondes blessures.

Nous ne connaissons pas encore le nombre des morts; je crains fort qu'il ne soit bien considérable: nous allions tête baissée à l'assaut, dans les tranchées, à l'abordage, et nous ne voyions pas toujours ceux qui tombaient sous la mitraille.

J'aperçois ici quelques-uns de ceux qui ont gagné des victoires, des heureux que la fortune a favorisés, que le talent et la vertu, que leur fidélité au devoir ont portés au premier rang. J'en vois aussi un plus grand nombre qui, comme Fanfan la Tulipe et moi, sont restés soldats, *vaille que vaille.*— La chance n'est pas pour le grand nombre et

l'on ne peut pas être tous généraux comme dans les petites républiques de l'Amérique centrale.—Il faut bien avouer aussi que quelques-uns ont manqué de discipline; je m'en accuse tout le premier, j'ai fermé l'œil parfois au corps de garde et même dans la guérite. Et pendant ce temps-là, quelques espions sont peut-être entrés dans le camp. Voyez-vous, jeunes conscrits qui m'écoutez, ce qui peut advenir quand on n'a pas appris à se rompre à la discipline au collège : on ne l'observe jamais plus tard. Et pourtant, notre salut et celui des autres en dépendent : tout l'ennemi n'aurait-il pas pu arriver pendant que je dormais ?.....

Mais quittons la métaphore et rentrons dans la bonne, dans l'heureuse réalité. Nous voici réunis, au moins tous ceux que leur tâche a déliés et que le bon Dieu a laissés passer. Êtes-vous tous présents, excellents maîtres, compagnons, amis des premiers jours, des jours heureux, des jours d'espé-

rance, des jours généreux, des jours regor geant d'illusions ? Avez-vous tous, ce matin, repris avec la même gaieté, la même démarche allègre, avec le même appétit de la vie, ce chemin de la montagne et des grands congés, ce chemin qui nous paraissait si charmant, non parce qu'il nous menait à un délassement,— qui de nous était alors fatigué ? — mais parce qu'il semblait nous approcher du seuil de l'avenir, parce qu'il nous ouvrait un jour plus rempli de soleil et de tous les rayons de nos imaginations, parce qu'il apportait, enveloppées dans la fraîcheur des bois, les primeurs embaumées de nos espérances, parce que nous entrevoyions, au delà des perspectives infinies, des champs encore plus verts, plus fleuris, plus fructueux, avec la liberté de cueillir toutes les fleurs et de manger de tous les fruits !... Quelque chose de plus que le paradis terrestre, enfin.

Nous pouvons, Messieurs, nous dire à l'oreille, maintenant que nous avons franchi ce

lointain plein de promesses, si notre moisson a été aussi abondante qu'elle nous était apparue... Si toutes les fleurs étaient sans chardons... si nous en avons orné moins de tombes chères que de nids heureux... et si tous les fruits étaient sans saveur amère.

Dans ce temps-là, cependant, malgré la surabondance de nos aspirations, comme notre cœur et notre âme s'emplissaient à peu de frais! — et notre estomac aussi : demandez aux économes d'alors.

Du seuil du vieux collège au seuil de cette demeure, n'est-ce pas que nous passions par une gradation de plaisirs dont le souvenir en fait pâlir bien d'autres achetés plus cher, depuis, sur l'autre bout du chemin?

D'abord, nous n'étions pas gâtés sous le régime du vieux collège : nous mangions dans l'étain et nous marchions sur la pierre. Nous nous chauffions à la Toussaint avec des poêles sous clef, quoi que fit l'hiver. Les poètes collégiens auront beau faire, ils ne pourront pas,

cette fois, mettre l'âge d'or dans nos commencements. Et dans notre étain, il n'y avait pas de quoi se préparer une réputation de Lucullus: une dinde à Noël, une autre à Pâques et une troisième à la fête du directeur, —si son saint patron était entré au calendrier durant l'abondance des volailles. Et remarquez qu'à St-Sulpice, au moins dans notre temps, cela n'était jamais pris en considération dans le choix du directeur. Dans tout le reste de l'année, c'est au sein du bœuf et de sa famille que nous trouvions toute notre nourriture.

Nous quittions donc, à l'aurore, les bords de la petite rivière St...—Je ne sais plus si elle portait un nom de saint, mais je sais qu'elle avait cessé depuis longtemps de couler des flots limpides.—Après avoir salué avec intérêt l'épicerie d'en face, où s'étalaient le raisin et le fromage clandestins que nous allions acheter à la dérobée pour faire une variante au pain sec de la collation, nous entrions, les

poumons grands ouverts, dans le faubourg St-Antoine, bordé alors de vergers, de jardins et des habitations les plus somptueuses de la ville. C'est là que nous commencions à entrevoir le passant imprévu, des visages nouveaux et goûter les premiers charmes de l'inconnu.

C'est sur cette route que je vis pour la première fois la belle figure de l'un de nos plus remarquables hommes d'État : Lafontaine. Nous étions fiers de nous découvrir devant lui, parce que nous savions qu'il veillait alors sur notre glorieux patrimoine national et qu'il préparait avec dignité un avenir digne de notre passé. Nous respections alors les hommes de cette valeur, jusqu'au seuil du collège au moins.

C'est aussi sur cette route que quelques-uns de nous ont regardé si souvent avec intérêt cheminer clopin-clopant un pauvre petit être gracieux, souriant aussi à la vie, quoique boiteux. Nous lui donnions en passant les fleurs que nous avions cueillies à la montagne ; j'en

ai connu même qui en achetaient pour lui au jardin du père Lanthier.

Mais il faut bien le confesser à notre vénérable directeur de ce temps-là, aujourd'hui qu'il ne peut plus avoir de doute sur notre vocation : ce petit être qui excitait tant notre pitié marchait bien comme nous (sauf les béquilles) sur son quinzième printemps, et ce n'était pas un petit garçon...

En quittant le faubourg St-Antoine, nous touchions à peu près l'extrémité du monde civilisé ; il ne restait plus que la villa Donegani, sur la rue Dorchester, qui pût attirer un instant nos regards.

M. Donegani avait gardé de son beau pays des réminiscences artistiques.—Tout Italien semé en pays étranger est prédisposé à pousser Michel-Ange ou Borghèse.—Il avait fait placer dans cette villa entre autres objets d'art une grande Renommée, sous une coupole dorée ; elle était destinée, paraît-il, à lancer un jet d'eau du bout de sa trompette ; mais

le jet d'eau n'arrivait jamais malgré notre impatience. Nous nous précipitions toujours pour le voir s'élancer, et toujours il ne passait que du vent au bout du fameux buccin.

Nous en avons conclu qu'il fallait se défier des Renommées en général, surtout de celles que l'on couvre trop d'or.

Après l'éblouissement, d'ailleurs, que celle-ci nous avait causé, elle nous laissait abruptement entrer dans le domaine des ruminants. Nous étions à la ferme, et il ne nous restait plus d'autre préoccupation en regardant les bêtes tondre savoureusement leur déjeuner en plein gazon, que d'aller les imiter sur un plus noble théâtre.

La génération actuelle—et je la plains bien—ne connaîtra jamais les délices que peut donner, vers sept heures du matin, quand on a marché durant une lieue, que l'on a quinze ans, avec une journée devant soi sans alexandrins ni thème latin à faire; non, elle ne connaîtra jamais les délices que peut procurer

à l'estomac, au cœur et à une conscience pure le *mangement* d'une échalotte printanière sur une tartine de pain et de beurre. Toute la journée en restait embaumée !...Et ce qui nous faisait paraître encore peut-être ce bonheur plus enviable, c'est que nous l'achetions avec nos deniers de réserve. L'établissement dans ce temps-là ne fournissait que les tartines, l'échalotte était à nos frais.

Vous qui nous avez succédé dans ces lieux, vous qui croyez avoir conquis sur le passé tant d'avantages avec tant de confort : vous êtes ici à côté de vos lits, vous restez plongés du matin au soir dans une atmosphère qui est à elle seule un parfum, vous arrivez à cette campagne sans savoir ce que *sent* notre ville ; l'on vous donne à votre déjeuner un hachis dont le fumet—je l'ai bien senti ce matin—semble échappé du Windsor ; eh bien ! je ne voudrais pourtant pas vous faire une mauvaise prédiction aujourd'hui, mais je crains bien que l'on dise de vous quand vous serez

arrivés à notre âge : "Il a manqué une échalotte à cette existence." A moins que vous ne fassiez comme tous ces courageux jeunes gens qui, en allant chercher dans l'extrémité du Nord-Ouest un ennemi qu'ils n'ont pas toujours rencontré, en ont rapporté au moins une vigueur et une patience à supporter la gêne et les privations que notre éducation moderne ne donne plus assez.

Les rois qui veulent encore assurer le règne de leurs enfants les élèvent plus rudement que nous n'élevons les nôtres ; or les rois passent, malgré tout : prenons garde que les générations actuelles s'en aillent aussi rapidement.

***

Nous avons parcouru ensemble, Messieurs, une fois encore, ce chemin de la Montagne qui était jadis exclusivement le nôtre ; car nous n'y reviendrons plus certainement ainsi,

et ceux qui y passeront plus tard y passeront sans souvenirs. Si, au moins, tout ce qui peut tomber du cœur et des imaginations jeunes sur une terre aimée pouvait donner aux fleurs et aux fruits qui y poussent des couleurs, une sève et des parfums plus immortels, quelle riche moisson nous aurions préparée à tous ces inconnus qui sont venus y fixer leur demeure !

Mais ici dans cette ferme, peu de choses au moins ont changé : la fontaine coule encore, les arbres ont vieilli, mais sont encore debout comme de fidèles sentinelles veillant sur notre passé. Je revois les mêmes coteaux, les mêmes solitudes où nous nous établissions sur la fin de nos études, soit pour regarder le lointain, soit pour étudier les germes nouveaux que nous sentions pousser dans nos cœurs inquiets. Oui, nous retrouvons tout à peu près semblable et à sa place, excepté nous-mêmes !...

Que de mutations se sont opérées dans notre

manière d'être, dans nos idées, dans nos affections, dans les objets de notre ambition? Depuis l'époque où nous venions ici tous les huit jours, qui donc de nous a joui d'un congé par semaine?

***

Tout à l'heure, je disais que nous ne connaissons pas le nombre des morts. Nous sera-t-il possible de le constater dans un jour rapide où les vivants vont encore prendre tant de place? Probablement que non. Mais il suffit de jeter un regard autour de nous pour apercevoir la grandeur du vide que les années ont creusé dans nos rangs.

La mort a fauché dans le champ de nos plus belles espérances; et combien sont disparus de ceux-là que Dieu n'avait semblé charger de tant de dons que pour leur ouvrir une plus longue carrière?

La mort aussi a fauché dans des moissons en pleine maturité, et à côté du grain qui avait donné toute sa sève et toute sa fécondité, qu'il en est tombé encore dont Dieu a supprimé pour nous la vertu productive et fécondante !

C'est dans l'enceinte surtout de la maison où nous avons puisé si largement à cette vertu, que nous constatons les plus pénibles, et je dirais les plus irréparables vides, si l'esprit de St-Sulpice n'avait pas le don de toujours faire germer le dévouement là où il l'a toujours semé sans épargne.

Que je voudrais, qu'il me serait bon, de pouvoir ici consacrer une page à chacun des hommes bienfaisants qui ont usé leur vie dans le travail de notre instruction, travail que nous leur avons quelquefois rendu si ingrat. Je n'aurais qu'à prononcer quelques noms comme ceux-ci : Bilaudèle, Granet, Villeneuve, Billion, Lenoir, Barbarin, Thibault, en me restreignant à une période peu

éloignée de nous, pour dire quels ouvriers supérieurs nous avons eus à notre service.

Dans l'impossibilé de faire à tous la part d'admiration et de reconnaissance qu'ils méritent, me sera-t-il permis de laisser tomber quelques fleurs de notre souvenir sur la tombe de l'un d'entre eux ?

Par celui-là on peut connaître tous les autres.

Ce n'est pas parce que je crois qu'il avait plus de valeur que je veux m'arrêter à lui, mais parce qu'il se présente à moi comme un type plus intimement connu, parce qu'il existait entre nous de ces affinités de goût, ce courant harmonique qui n'est qu'une coïncidence providentielle, parce que, enfin, c'est lui qui s'était trouvé là juste à l'heure pour faire mon bien.

Chacun rencontre sur son chemin, à un moment voulu par Dieu, la chose qui doit influer fortement sur son avenir quand elle ne le détermine pas tout à fait : c'est un homme,

un livre, un accident, un mot, une impression ; il n'est pas toujours nécessaire d'être jeté sur la route par la foudre, pour se relever transformé comme saint Paul.

Une brise prend un jour un grain et le pousse dans un sillon creusé au hasard, et il y vient un arbre. Les hommes viennent comme les arbres, même ceux qui sont le plus revêches à la culture. N'est-il pas passé par la ville, quelqu'un qui, à force de remuer et de frapper des cailloux, avait réussi à trouver chez eux assez de sonorité pour les faire chanter, et pour donner avec eux des concerts ? Que de professeurs patients ont fait de pareilles trouvailles, les uns dans un genre, les autres dans un autre ! Eh bien, moi — ce n'est pas pour lui faire un grand honneur que je l'avoue, mais parce que je suis heureux de lui en rendre le témoignage — c'est peut-être ce bon et cher père Barbarin qui a eu le don de me faire sortir de terre et

vibrer un peu dans le concert... dans le concert des cailloux, au moins.

N'est-ce pas qu'en rappelant ici la mémoire si sympathique de ce vieil ami, je ne puis offenser personne? Pour qui cette vie-là a-t-elle été une ombre, un obstacle, un chagrin ? lui qui, avec ses brillantes aptitudes, a passé sa vie à se diminuer lui-même, à mettre en lumière tout ce qu'il voyait de beau chez les autres et à se corriger jusque dans ses moindres expressions de tous les jours.

***

Quelqu'un sans doute se rappelle encore ce tressaillement qui se produisit dans toute Notre-Dame quand on entendit pour la première fois son incomparable voix monter, puis remplir, puis ébranler toutes les voûtes de la grande église. Cette voix avait alors toute sa vigoureuse sonorité, et le sentiment de l'art, et

la méthode du chanteur n'avaient pas encore pu céder au travail d'effacement que le bon prêtre, sacrifié lui-même, leur faisait déjà subir.

J'éprouvai alors la première de ces vibrations... de ces vibrations de *cailloux* qu'il devait produire chez moi.

La voix humaine n'est qu'un organe, mais cet organe sert à exprimer tous les amours, toutes les émotions, toutes les adorations du cœur et de l'âme ; quand cet organe a la puissance, la pureté, la justesse, la pénétration à un degré supérieur, et qu'il obéit à une inspiration élevée, c'est un don presque divin. Je sentis alors que la voix que je venais d'entendre à Notre-Dame s'échappait d'une poitrine brûlante d'artiste.

Je demandai qui était cet artiste.

"Un artiste ? me dit-on, mais ce n'est pas un artiste du tout, c'est un prêtre de St-Sulpice."

Je ne me le tins pas pour dit, malgré que lui-même l'eût bien voulu ainsi.

Il venait de quitter une famille distinguée, mêlée à la meilleure noblesse et à la meilleure finance, un pays où tous les arts sont en pleine culture et surabondent de chefs-d'œuvre, où un opéra fait souvent toute la fortune de son auteur et peut sauver Paris d'une révolution, dans un temps où l'on voit les peuples s'atteler sur le char des chanteurs et des chanteuses, les couvrir d'une pluie de fleurs et d'or et dans un temps aussi où le prêtre est pourchassé et souvent fusillé, lui, artiste par le sentiment, par l'inspiration, par tous ses organes, il avait endossé l'habit méprisé, l'habit de scandale, il avait fui un théâtre assuré à ses succès, pour venir faire taire ici, chez lui, tout ce qui amuse la foule aujourd'hui, tout ce qui provoque ses applaudissements et ses délires.

Il a passé plus de trente ans à tuer l'artiste en lui ; car il l'était essentiellement ; il n'y

avait pas une fibre de son âme qui ne vibrât devant une beauté quelconque de l'art.

Quand l'artiste faisait éruption — et cela arrivait souvent, avec un tempérament de foudre — c'était toujours à l'insu du sacrificateur, et il a fallu tout l'effort de sa volonté pour tenir sous le joug la plus vigoureuse part de lui-même, pour la dompter, pour l'étouffer.

Quand l'artiste a été mort, l'homme n'était pas loin d'expirer.

Je me suis souvent demandé si tout l'artiste n'aurait pas pu vivre, même au sanctuaire, et se développer dans toute sa puissance, pour glorifier Dieu, au moins. Pourquoi ce suicide dans ce qui nous a été donné de plus personnel et de plus fort, dans ce qui participe chez soi plus spontanément et plus magnifiquement au concert général, dans ce qui tient si intimement au beau et peut si bien y contribuer? Un grand prophète a dit aux oiseaux, aux montagnes, à la tempête: "Chan-

tez la gloire du créateur," pourquoi celui auquel Dieu a donné de le faire si admirablement voudrait-il garder le silence? Est-il plus permis de détruire une simple vibration qui glorifie Dieu qu'un ensemble d'organes dévoyés qui souille même l'humanité?

Mais ces secrets sont du domaine intime de la conscience de chacun; ce n'est pas moi qui voudrais passer en jugement celle du vieil ami qui m'a donné tant de grands exemples et de précieuses leçons. Dieu seul distingue et pèse la valeur et l'opportunité des offrandes que lui fait tout cœur humain.

***

Après l'artiste, j'ai eu l'avantage, plus tard, de connaître le professeur.

L'effort que je lui avais vu faire si souvent pour s'arracher d'une symphonie de Haydn, au son réglementaire de la cloche—et ce

n'est pas toujours la cloche qui gagnait— et l'indulgence avec laquelle il me regardait aller en ricochet sur le chemin du règlement, me révéla tout d'abord la note harmonique qui nous mettait d'accord. Il y avait de la même allure chez les deux, la sienne était sous le frein, et la mienne... pas encore. Il y avait là, tout de même, des dispositions préliminaires excellentes pour une entrée de classe. Ce fut ma meilleure.

Monsieur Barbarin était-il, pour tous, le plus habile professeur de rhétorique?

Je ne le crois pas. On ne se rature pas si impitoyablement soi-même sans faire éprouver quelques avaries superflues aux manuscrits des autres. J'ai connu des élèves qui, en voyant leurs pensées revenir ainsi ensevelies sous des monceaux de hachures et de broussailles, se sont demandé avec désespoir s'ils entrevoieraient jamais les charmes de la littérature; ils étaient tentés de se brûler sur leur première œuvre, comme les femmes des

Hindous sur le corps de leur unique mari. Ce sont là des résultats fâcheux qu'un professeur doit savoir éviter.

Mais quel appréciateur des beautés des maîtres était M. Barbarin! Comme il les possédait et comme il en était possédé! Cette possession a peut-être été la cause d'une déplorable paralysie de ses propres moyens qui l'entravait devant la moindre tâche et l'effrayait à la plus innocente hardiesse. Mais quel contraste quand il prenait la parole d'Homère, de Virgile, de notre grand Corneille, et qu'il y ajoutait les accents émus de sa superbe voix! Alors toutes ces merveilles atteignaient à leur véritable hauteur, s'élevant radieuses au-dessus des pages maculées de nos livres où nous cherchions si péniblement à les déterrer avec nos dictionnaires et nos rhéteurs. Lui ne lisait pas, il laissait dire sa mémoire et chanter sa voix. Tout ce trésor appartenait à son intelligence. Les mots se précipitaient avec leur portée et leur

valeur musicale, comme les projectiles d'une savante artillerie ; chaque sentiment, chaque ébranlement du cœur se produisait avec ses palpitations, ses déchirements, ses cris éperdus. Le chef-d'œuvre redevenait vivant ; la poésie revêtait toutes les splendeurs de sa parure immortelle. C'était bien là la langue divine de l'âme humaine ; elle venait de nous être révélée, et révélée par quelqu'un qui ne s'en doutait même pas.

Une fois que l'on était l'élève de M. Barbarin, on ne cessait plus de l'être, et la classe se faisait partout, à la récréation, au réfectoire, à la promenade ; et c'est peut-être en dehors du temps et du local où devait se donner la leçon qu'elle avait plus de charme et de profit pour moi. Sans doute, parce que l'on ne sentait pas alors la contrainte de la règle et que cela prenait un léger goût du fruit défendu.

Un fait, une impression, une image lui fournissait une démonstration et une application

de la règle que nous avions étudiée. C'est en cheminant avec lui dans les rues, dans les champs, un peu partout, que j'ai découvert le mieux les trésors de grâce et de naturel renfermés dans La Fontaine.

Il nous arrivait souvent de le prendre en troisième avec nous au début de la promenade et quand nous touchions au retour nous étions charmés de l'y trouver encore. Tous les personnages des fables entraient en scène les uns après les autres selon que leurs semblables nous apparaissaient sur le cours du chemin. Et M. Barbarin récitait toujours. Et comme il récitait en gourmet son cher La Fontaine ! En l'écoutant, on entrait en action avec ces fines bêtes qui nous ont donné tant d'excellentes leçons, et l'on trouvait qu'elles avaient raison.

M. Barbarin possédait La Fontaine si familièrement qu'il l'échappait à chaque pas. Ils vivaient ensemble comme de vieux amis : quand papa Barbarin éprouvait une impres-

sion vive d'un objet ou d'une action extérieure que LaFontaine avait connus, c'est LaFontaine qui mettait l'image ou l'expression pour la peindre ; papa Barbarin se servait tout simplement chez lui. Et l'on continuait le chemin bons amis comme devant.

Plus de quinze ans après ma sortie de collège, c'était *un jour de montagne*, j'étais justement venu ici pour respirer, pour me retremper dans ce foyer de toutes les choses fraîches de notre vie. Il y a des jours où il semble nécessaire d'y revenir pour retrouver le bout du chemin par lequel on est parti.

Mon père Barbarin était là. En longeant une clôture qui bornait la basse-cour, nous vîmes déboucher soudainement par une brèche un groupe de volailles ameutées : il y avait des poules, il y avait des coqs et beaucoup de clameurs.

Mon vieux maître me prenant par un bouton de ma redingote et me tirant à lui en accentuant l'action par un grand coup de

coude, commença ainsi à demi-voix, et sur le ton solennel de l'histoire :

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée, etc.

Ce fut, je crois, ma dernière leçon, et je ne pense pas avoir entendu depuis La Fontaine. Pour moi les deux fidèles amis sont partis ensemble et ils restent maintenant tellement unis l'un à l'autre dans ma pensée, que je ne pourrais pas concevoir Barbarin sans La Fontaine, et goûter La Fontaine sans Barbarin. Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre, ces deux inséparables !

Que de bons coups de pinceau je pourrais ajouter à cette esquisse si le temps et la circonstance me permettaient d'achever le portrait ! Mais je n'ai voulu tracer qu'une silhouette et rendre un témoignage de mon affectueux souvenir à mon vieux et cher maître

qui ne s'est tant pressé de s'enfuir dans sa tombe que pour mieux établir le silence sur sa vie.

Voilà, Messieurs, comme ils passent, ces professeurs, à leur manière : après avoir rassemblé leurs forces, leurs facultés, leur science, tout ce qu'ils ont reçu de Dieu et tout ce qu'ils ont amassé par leur travail, ils font de tout cela une substance qu'ils versent comme une rosée, comme un terroir, comme un engrais supérieur—permettez-moi l'image — sur les germes d'autres hommes ; et quand ils ont fini de déverser, ils ont fini de vivre.

Ils se sont distribués par parcelles à l'humanité, ils ont disparu dans le bien acquis aux autres, sans demander rien à personne, ni éloge, ni décoration, ni monument sur leur tombe. Il ne reste pas une page, pas un livre, pas un patrimoine, pas un être qui porte leur nom : ils sont devenus substance et vie des autres. Et ces autres s'en vont peut-être orgueilleux, emportant comme leur bien ce qui

les a faits plus forts, plus savants, plus intelligents, ce qui leur assure plus de jouissances dans les triomphes de leur carrière.

Oh ! je me sentirais bien ingrat, mon cher vieux maître, si je ne te disais pas, que personne plus que toi ne m'a fait connaître les beautés de tous ces chefs-d'œuvre littéraires qui honoreront éternellement la Grèce, Rome et la France ; que personne ne m'a mieux fait sentir les superbes harmonies ravies par le génie de Haydn, de Mozart et de Beethoven à celles dont Dieu a rempli l'univers ! Ah ! combien dans ces dialogues et ces concerts intimes, entre les quatre murs de ta chambre, j'ai recueilli de palpitantes émotions, il m'a été révélé de beautés artistiques, je me suis préparé de jouissances dans ce concert sublime et infiniment varié de toutes les choses créées ! Car ,plus on te surprenait loin des yeux et des oreilles de la foule, loin des théâtres du monde, plus on retrouvait ton sentiment spontané de l'art, ce jet instinctif de ton âme vers le

beau, cet enthousiasme ardent qui échappait toujours à ces entraves rigides dont ta volonté le tenait enlacé.

Merci de m'avoir ouvert ces belles régions de l'art, ce ciel de la terre, de m'avoir rendu un peu accessibles ces refuges de l'âme où elle peut monter quand elle a la force d'échapper au terre à terre et aux accablements de la vie.

Maintenant, pardonne-moi, mon vieil ami, si l'expression de ces éloges posthumes a pu aller jusque dans ta tombe lointaine émouvoir ta modestie qui n'est peut-être pas tout à fait endormie: il fallait bien que tu fusses là pour pouvoir t'obliger à les accepter.

A présent que j'en ai le cœur net, dors bien tranquille dans ce tombeau des chers tiens où je suis allé m'agenouiller un jour moi-même ; je ne te troublerai plus pour si peu... Demain, tous les élèves iront prier pour toi à Notre-Dame. Et cette fois, tu seras content, n'est-ce pas?...

***

A vous, chers et dignes professeurs, au milieu desquels je revois encore bien des figures amies, que vous dirai-je?... il me reste si peu d'instants à vous consacrer. J'ai parlé, ici, comme un homme en ivresse, sans trop savoir par où je commençais et comment je finirais. Que voulez-vous, je ne représentais pas les sages, moi.

Je ne puis vous dire qu'une chose: Continuez... continuez, avec cette simplicité et cet oubli des orgueils et des ambitions de la terre, votre vie de sacrifices et de dévouement; continuez à établir dans nos consciences, à côté de la science qui nous expose tous les problèmes de l'existence, cette règle infaillible qui dit comment il faut résoudre ces problèmes devant Dieu et vis-à-vis de nos semblables.

Plus que jamais cette règle morale immuable doit être la base de toute instruction, à quelque classe que doive appartenir celui qui la reçoit, dans quelque carrière qu'il doive exercer ses forces physiques et intellectuelles.

Il est entré une puissance colossale aujourd'hui dans les sociétés modernes : le dieu mathématique, le chiffre. Cette puissance peut être sûre dans ses résultats lorsqu'elle s'exerce sur un objet, un fait, une loi de la nature ou de l'économie sociale qui lui est accessible et entièrement soumise, mais elle est aveugle et souvent fatale dans son action au milieu des variations imprévues, compliquées et incontrôlables des éléments économiques du monde moderne. Cette puissance en a produit une autre plus aveugle encore, la machine ; et toutes deux tendent à dominer bientôt le monde. Aujourd'hui, pour plusieurs, instruire, n'est-ce pas uniquement, dans l'échelle supérieure, donner la science du chiffre, et dans l'échelle inférieure, la science de la machine ?

En définitive, n'est-ce pas enfanter par l'instruction le plus grand nombre possible d'inventeurs de machines, et le plus grand nombre de serviteurs de machines ?

Je ne me déguise pas l'importance des résultats que peut avoir dans l'économie des peuples cette énorme force déléguée aux agents physiques appelés à nous servir ; mais elle est toute brutale. Et si elle n'est employée qu'à satisfaire des appétits toujours plus insatiables, une ambition toujours plus aveugle, des moyens toujours plus illégitimes, où va donc arriver l'humanité ?

Regardez déjà ces légions de machines lancées sur la surface de la terre comme des meutes de chiens voraces, occupées jour et nuit à déchirer ses entrailles, à sucer toutes ses substances, pour rapporter toujours à leurs maîtres une proie plus grosse, plus grasse, plus assouvissante. Et l'on crie toujours : des machines ! des capitaux pour les faire aller ! des hommes pour les servir !

Messieurs, devant ce courant nouveau d'idées, de moyens et d'intérêts, à ce cri fiévreux et brutal qui me rappelle celui des Romains demandant toujours des esclaves, et celui des barons du moyen âge appelant toujours des serfs, je n'écoute pas les appréhensions qui me poursuivent et je ne dis à personne : "Détruisons les machines." Mais à vous, je dis encore une fois, continuez votre tâche, agrandissez-la si c'est possible ; ce n'est pas le temps de ralentir votre œuvre de zèle chrétien.

Vous, développez les âmes, fortifiez les âmes, ennoblissez les âmes, gardez les domaines de l'intelligence et les prérogatives de l'immatériel sur le matériel. Proclamez toujours davantage, incorporez dans notre sens moral, par la foi, par la raison, par le sentiment de la dignité humaine, par votre abnégation, ce commandement qui est la première garantie de durée de tout ce qui compose la société, famille, fortune, État : "Tu ne voleras pas !"

Ce commandement, ne l'entendons-nous pas déjà s'élever de milliers de poitrines oppressées, comme un cri d'alarme et de rage. "Tu ne voleras pas le bien de mon âme et le bien de mon corps, mon soleil, mon air pur, mon espace, mes caresses et mon lait de mère, mes légitimes amours, mon repos et ma joie du dimanche, mon pain de demain pas plus que mon pain d'aujourd'hui pour poursuivre tes chimères de fortune aveugles et égoïstes qui s'évanouiront demain dans la lutte effrénée engagée de toute part, ne laissant que des ruines et des affamés, que des haines et de hideuses vengeances."

Ah! ce commandement, puissions-nous le recevoir toujours de vos lèvres paternelles et l'accepter pacifiquement dans nos consciences, plutôt que de l'entendre sortir du milieu des masses ameutées et s'imposer à nous comme un châtiment pour nous être laissé séduire par un système d'éducation toute sensuelle et égoïste.

Chers et vénérés maîtres, toute l'histoire de notre passé est le témoignage le plus éclatant et le plus magnifique de l'efficacité de votre enseignement: ce mystère de notre conservation qui étonne tant de monde aujourd'hui, il ne s'explique que par vous et votre œuvre, et par ceux qui la propagent autour de vous.

Vous avez établi fortement le véritable principe de conservation dans nos familles et notre société, qui fait de nous ce corps homogène, fécond et irrésistible, qui s'étend toujours, se tient toujours, et s'attache irrévocablement au sol en fondant pour toujours la patrie.

Vous avez fortifié nos intelligences et nos caractères, et, à toutes les époques critiques de notre histoire, ils ont pu dominer tous les périls. A la plus grave de toutes peut-être, quand il s'agissait de faire entrer dans la constitution de notre gouvernement et le corps de nos lois, malgré des adversaires tout-

puissants, ces droits et ces garanties que nos soldats héroïques avaient arrachés à la volonté du vainqueur, c'est à la supériorité des hommes formés par vos leçons et vos exemples que nous devons notre triomphe. Triomphe le plus important, le plus fécond pour les destinées futures de notre nationalité.

Recevez nos hommages pour tous ces grands bienfaits, et soyez assurés, si la reconnaissance d'une génération peut déterminer les actes de toutes les autres, soyez assurés que s'il se rencontre jamais des hommes assez aveugles pour calomnier vos intentions et vouloir arrêter votre noble entreprise, il se lèvera alors autour de vous, tout un peuple indigné qui vous doit d'être resté un dans sa foi, un dans ses amours, un dans son passé, et ce peuple dira d'une seule voix aussi : " Ne touchez pas à cela, c'est notre patrimoine, c'est notre salut, c'est notre avenir."

## QUELQUES NOTES

SUR

# M. L'ABBÉ BARBARIN.

---

La variété et la vivacité des impressions, l'impétuosité et la franchise des mouvements du cœur et de l'âme produisaient chez M. Barbarin des traits si imprévus, si charmants et souvent si pittoresques, que la mémoire de ceux qui en étaient témoins en restait marquée pour toujours, cela faisait tableau et on pourrait aujourd'hui en former une galerie bien amusante.

Je ne puis m'empêcher d'en exposer ici deux ou trois pris au hasard dans la collection.

Lors de l'installation de Monseigneur de Charbonnel dans le diocèse de Toronto, dont il était le premier évêque, l'on fit de l'éclat.

Il s'agissait de faire accepter à une population toute anglaise un pasteur deux fois français. Il fallait bien y mettre l'accompagnement d'orchestre ; les violons n'étaient pas de trop. Les meilleures voix et les plus fins instruments du Bas-Canada furent conviés à la cérémonie, M. Barbarin tout le premier naturellement, et on le chargea de diriger les crincrins.

Parmi ceux-ci se trouvait l'abbé D., curé du bon vieux temps, virtuose très convaincu ; il représentait à lui seul tout le moyen âge du violon canadien, il improvisait volontiers la ritournelle, et il endimanchait avec complaisance tous les grands maîtres de ses fioritures et de ses notes d'agrément ; jamais archet n'en a plus semé sur son passage.

Je ne sais plus à quel moment solennel de la messe pontificale, l'on était à exécuter une fugue vertigineuse, une vraie trombe musicale : monsieur Barbarin jouait une partie de violoncelle tout en dirigeant cette avalanche

de sons. L'abbé D..., l'oreille doucereusement penchée sur son sapin, la narine palpitante, l'œil ébloui, faisant patte de velours tout le long de sa chanterelle, achevait justement de pointiller une gamme chromatique, il n'avait plus que quelques perles à jeter dans l'espace avide... quand il sentit soudain s'envoler son archet.

C'était M. Barbarin qui, lancé dans un tohu-bohu d'arpèges, venait de briser le sien, et se pourvoyait au plus proche, là où il n'y voyait pas d'inconvénient. Il n'avait pas même perdu une mesure, son bras s'était simplement allongé un peu plus, comme pour reprendre une *poussée* gigantesque et il continuait son galop furieux sur ses quatre cordes, et l'abbé D... le regardait aller.

Quand il eut fini, il passa l'archet sous l'*ut* du violoncelle, comme à l'ordinaire, et il allait s'agenouiller pour dire pieusement une prière, quand l'abbé D... arrive en lui disant

par-dessus l'épaule, d'un air où les notes d'agrément manquaient totalement :

" Mais rendez-le moi, au moins !

— Vous rendre quoi ? " ... Le bon père Barbarin tombait des nues !

---

Une autre fois, c'était à la Montagne, le jour de la fête du Supérieur. A la fin du dîner, le chœur du collège s'était mis en frais de chanter un fragment de la *Création* de Haydn, sur une version anglaise, malheureusement. Nous en étions à ce morceau superbe où le maître décrit avec des éclats d'harmonie si puissants l'entassement des montagnes sous la main du créateur.

J'étais alors grand comme le monde : je chantais les *solos* dans les basses-tailles, bien sûr d'enfoncer Duprez, Lablache et Mario, au moins, " *sur l'air du tra la la la.*" Je faisais de mon mieux ce jour-là, mes compagnons aussi ; chacun de nous croyait bien, à

l'effort qu'il faisait, lancer son petit mont Blanc dans l'espace. A cet âge tapageur on s'abandonne à l'envi au *fortissimo*.

Cependant M. Barbarin ne semblait pas satisfait, il suait outre mesure; il aurait voulu un tremblement de terre, et seule la ferblanterie du réfectoire bruissait sourdement.

Tout à coup un éclair illumine sa pensée: il venait de s'apercevoir que toutes les fenêtres étaient ouvertes et que par là devait s'écouler notre *Création*. Alors nous le vîmes étendre les bras de chaque côté de la salle et les agiter convulsivement comme lorsqu'il commandait une pose; et nous voici de notre côté à filer un point d'orgue on ne peut plus mal à propos. Ne se possédant plus, M. Barbarin s'écrie de toute la puissance de ses poumons et dans l'idiome qu'il écorchait encore mieux que nous: *Shut all de dourrrrrs!...* Il voulait dire les fenêtres.

Ce fut un cataclysme: tout ce qui venait d'être si péniblement créé, s'écroula sous

l'hilarité générale ; nous étions revenus au chaos, et notre cher conducteur n'y comprenait rien encore.

---

Pendant quelques années, M. Barbarin fut attaché à la cure de l'une des paroisses que desservait encore sa communauté. C'est là que l'on vit quel trésor de charité renfermait son grand cœur, et quelles ressources il lui aurait fallu pour y satisfaire. Sa vigoureuse santé, ses revenus personnels, toutes les heures de sa journée étaient à la disposition des nécessiteux. Si le *miracle des roses* se fût reproduit pour lui chaque fois qu'on le rencontrait portant son manteau rempli du pain des pauvres, il aurait souvent jonché de fleurs la boue du chemin ; car ce n'est pas sur les sentiers séduisants qu'il allait chercher la misère.

Dans ce cœur toujours débordant et dans ces mains toujours ouvertes, des indiscrets et même des protégés déloyaux sont venus souvent puiser le bien des pauvres ; il laissait

taire, préférant fermer les yeux que de fermer son cœur et sa main sur un soupçon pénible. Je crois qu'il a quitté la terre croyant n'avoir jamais rencontré un malhonnête homme.

Dans l'exercice d'un ministère aussi rempli, la rhétorique trouve peu de place; cependant l'ancien professeur n'en perdit pas pour cela le sentiment des beautés littéraires; en voici un indice.

Il entre un jour chez un de ses confrères; il semblait pressé. Ce confrère, grand amateur de belles choses, lui aussi, tenait justement à la main *Italia*, de Théophile Gautier; l'ouvrage était tout frais éclos.

"Vous voilà bien arrivé, M. Barbarin; tenez, lisez ces pages sur St-Marc de Venise, lui dit le confrère, c'est comme si l'on y était, c'est même plus beau.

—Mais, mon bon, je n'ai qu'un instant à moi, je cours à la Montagne où le Supérieur m'envoie faire un bout de classe pour ce pauvre R..., tombé malade hier."

—Bah! rien que cette page, insiste le

confrère, c'est splendide! ensuite vous brûlerez le chemin... C'est cela, asseyez-vous là... Moi, je vais aux malades... Quand vous partirez, vous tirerez la porte."

M. Barbarin s'assied et le confrère s'enfuit. L'on devine le reste.

Quand celui-ci revint, après deux heures de courses, la porte n'était pas tirée, et c'était le moment où le professeur suppléant aurait dû faire son entrée dans sa classe; il en était à une lieue, mais il achevait *Italia*.

"Comment, encore vous!" s'écrie le confrère

M. Barbarin avait les deux mains dans les cheveux et il maugréait: "Vous ne m'en faites jamais d'autres!... Allons, salut... quel peintre que ce Gautier!... Là! où faut-il que j'aille à présent?..." Et il était déjà loin, attelé à des chaussures retentissantes qui révélaient à toute la maison les faux pas que leur porteur faisait dans le règlement, oh! toujours par mégarde, je le certifie, car il l'aimait autant que son Mozart.

## ADRESSE PRÉSENTÉE

A

# MONSIEUR L'ABBÉ BAYLE

ANCIEN DIRECTEUR DU COLLÈGE DE MONTRÉAL A L'OCCASION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SON ADMISSION AU SACERDOCE.

---

Le vénérable monsieur Bayle est le doyen et le survivant de plusieurs des directeurs du collège de Montréal ; il a gouverné cette maison durant de longues années avec tact, sagesse et bonté. C'est à notre réunion générale que l'on a pu juger combien le souvenir qu'il a laissé dans la mémoire et le cœur des élèves était ineffaçable. Son nom simplement articulé produisait toujours une explosion d'applaudissements. Mais il fallait tout ce bruit pour lui faire entendre que nous l'aimions.

Monsieur Bayle dépasse aujourd'hui quatre-vingts ans ; n'ayant jamais aimé ni cultivé le compliment, il s'endort volontiers maintenant sur ceux qu'on est tenté de lui faire. Je lui en avais défilé un long à l'occasion du cinquantième anniversaire de son admission au sacerdoce, et je dois lui rendre ce témoignage : il a subi le supplice en entier—il est vrai qu'il le subissait debout..... et entouré de tout ce que

Montréal renferme de digne et de respectable. Je crois devoir ajouter ce document inédit au discours fait à notre réunion, parce qu'il le complète et fait une part plus large et plus légitime au plus ancien de nos directeurs, de l'estime et de la profonde vénération que nous lui avons conservées.

N. B.

---

*Monsieur le Supérieur,*

Dieu vous a comblé de jours et vous avez rempli ces jours de bien : voilà pourquoi, de toutes les parties du pays, on vient aujourd'hui vous apporter un tribut de respect et de reconnaissance.

Il y a cinquante ans que vous êtes prêtre et que vous donnez au Canada les fruits de votre travail, de vos vertus et de votre ministère ; et il n'y a guère plus de deux cents ans que les enfants de votre saint fondateur sont venus établir à Ville-Marie la maison que vous dirigez aujourd'hui. Votre carrière remplit donc le quart de cette existence col-

lective qui a fait sans interruption l'admiration des gens de bien et mérite le respect universel. Rejeton précoce de la maison mère, la maison de Montréal semble être restée tout empreinte de l'esprit du fondateur qui avait préparé lui-même avec amour sa fructueuse germination. Le bien en rayonne par tous ses membres, et vraiment on ne sait auquel en particulier en attribuer le mérite ; force est de s'en prendre à la direction et au supérieur. Celui qui vit plus longtemps en emporte une plus grosse part sur ses épaules, voilà tout. Après vos cinquante ans de service, Monsieur le Supérieur, vous devez être bien chargé ; mais à voir avec quelle vigueur vous portez votre fardeau, nous ne pouvons pas trop en vouloir à cet esprit généreux de monsieur Olier.

On a beau chercher dans les traditions d'un passé reculé, même dans celles où la médisance et la calomnie auraient pu laisser quelques traces, le souvenir d'un mauvais

prêtre portant le nom de St-Sulpice, cela ne se trouve pas. Quand votre regretté prédécesseur vous a légué en mourant son onéreuse succession, on a fait l'éloge de sa science, de ses travaux, de ses vertus ; quand celui qui l'a précédé dans sa charge a succombé, on a fait entendre sur sa tombe les mêmes louanges et les mêmes regrets ; et il en a été ainsi à la mort, non seulement de tous les supérieurs de votre digne maison, mais de chacun de ses membres subalternes. Quelle mémoire pleine de reconnaissance et d'admiration n'ont pas laissée M. Roux, M. Rivière, M. Roque, M. Rouppe, M. Fay, M. Prévost ! — Il nous faudrait nommer ici chacun des membres de votre institution depuis le premier jusqu'au dernier ; et tout nous fait présager que nous n'aurons pas de sitôt à nous taire sur les vertus et les œuvres des prêtres de St-Sulpice. La fête d'aujourd'hui est loin de nous en fournir l'occasion, et doit vous donner le pressentiment, Monsieur le

Supérieur, de ce qui arrivera quand Dieu vous retirera du milieu de nous pour vous donner le juste prix d'une si longue carrière. Pour ne pas vous faire regretter d'avoir vécu cinquante ans prêtre, je ne vous dirai pas aujourd'hui ce que l'on dira alors, quoique la circonstance m'y autorise.

Lorsque l'on visite la solitude d'Issy, on voit à certaines heures passer sous l'ombrage des grands arbres des vieillards au front serein et réfléchi : ils s'entretiennent doucement entre eux de quelques grandes vérités, ou ils vont prier dans quelque endroit retiré de cette verdoyante Thébaïde. Au loin on entend venir les vains bruits de Paris. Mais ces bruits, résultat de toutes les passions tumultueuses des hommes, ne les troublent pas ; ils en sont, par la nature de leur vie, à une distance infinie. Pendant de longues années, ces hommes ont travaillé à acquérir toutes les sciences et toutes les vertus, non pour s'en faire un ornement et un mérite per-

sonnel, mais pour les enseigner aux autres : tout don, toute aptitude, toute connaissance acquise et qui pourrait être le bien légitime de l'individu doit être, par devoir, celui de tous. Des savants, sur les discrètes indications de quelques amis de la maison, viennent parfois demander la solution des problèmes qu'ils ne peuvent résoudre à ces solitaires dont le nom est inconnu dans le domaine de la science. Ils n'ont qu'un but : former des hommes de bien, des hommes de doctrine, de dévouement et de sacrifice. Tout chez eux concourt à ce but et pour y arriver plus sûrement, ils ont adopté une méthode souveraine : ils donnent l'exemple en même temps que la doctrine.

Etablie providentiellement au centre de la France avant que le relâchement et la mollesse eussent atteint le clergé, votre communauté, Monsieur le Supérieur, a soutenu, dans les temps de défaillance et d'orage, la vertu et le flambeau de l'Eglise de France ;

et après la terrible tempête qui balaya toute l'ancienne société, on peut dire que c'est encore dans les séminaires de St-Sulpice que l'on vit le clergé séculier retrouver la sève féconde et forte qui le fit renaître et grandir en si peu d'années.

Formé par ces maîtres vénérables de la vraie science, vous vîntes, encore jeune, propager leur mission sur cette terre. Mis à la tête du petit séminaire de Montréal, vous avez d'abord travaillé à faire de bons citoyens. Persuadé que l'esprit peut acquérir à tout âge, mais que la vertu et le respect pour le devoir ne se fondent que dans l'enfance, vous avez su inspirer aux jeunes gens l'amour du devoir encore plus que l'ambition du savoir et du succès; et dans cette discipline délicate de leur cœur et de leur esprit, vous avez toujours gardé leur confiance et leur estime. S'il fallait nommer ici les hommes distingués qui ont mis à profit plus tard votre enseignement, il faudrait faire

une longue liste ; et si l'on voulait connaître ceux qui vous conservent un sentiment de reconnaissance, il n'y aurait qu'à refaire le catalogue de vos élèves.

Quelques années plus tard, quand le temps fut venu d'établir un grand séminaire à Montréal, c'est à vous que l'on en confia la direction ; et grâce à cette vocation, trempée et consolidée au foyer de votre institution, on vit bientôt se reproduire ici le bien que produit partout l'œuvre de M. Olier. Il y avait de bons prêtres au Canada, il y en avait aussi aux Etats-Unis, mais dans une jeune société qui se transforme et se développe rapidement, les conditions sociales changent continuellement et le clergé se trouve en face de besoins, de difficultés et de dangers nouveaux. Le clergé canadien s'empressa donc de venir puiser dans la nouvelle institution une science plus approfondie, et consolider encore sa vertu dans la méditation et la solitude. En peu d'années le nouveau séminaire

prit des développements imprévus. Cette première génération de lévites en se répandant fit comme une bonne semence, elle produisit partout des rejetons. Cette semence, Monsieur le Supérieur, Dieu l'avait bénie dans vos mains, et le ciel vous a donné dans ce succès une récompense que nos louanges ne pourraient que diminuer à vos yeux.

Des connaisseurs disent en France que les séminaristes de St-Sulpice emportent avec eux un cachet qui les fait distinguer partout dans leurs œuvres comme dans leur tenue. Il est évident, Monsieur le Supérieur, que vous avez si bien formé vos élèves selon le goût de M. Olier, qu'ils ont même revêtu ce cachet caractéristique que l'on remarque ailleurs : les connaisseurs d'ici le constatent. Et il faut bien que ce cachet soit une bonne marque, puisque les évêques de tous les diocèses de l'Amérique Septentrionale vous donnent maintenant leurs sujets à marquer de la même manière. Leur affluence devient au-

jourd'hui si grande que vous avez à peine les ressources et le temps de leur bâtir un abri. Il est vrai que vous n'entendez pas faire des sacrifices à demi dans cette œuvre capitale de votre institution. Après y avoir dépensé un million, vous ne croyez pas avoir fini votre tâche tant qu'il se présente à vos portes un jeune homme vous demandant avec foi et courage de lui enseigner la science et les vertus du sacerdoce. Non content de prodiguer pour cette œuvre les biens que vous tenez de la Providence, vous y consacrez la vie de vos sujets d'élite, de ceux qui pourraient, dans un ministère plus en évidence, faire rejaillir sur la maison un plus grand éclat. Cette solitude de Montréal, qui a déjà tous les charmes, tous les parfums religieux de celle d'Issy, en prend encore tous les jours davantage le noble caractère, en atteint le but inappréciable, grâce, Monsieur le Supérieur, à votre sollicitude.

Si nous étions moins catholiques ; si le

bienfait de la foi nous arrivait par un autre organe que celui du prêtre ; si le prêtre pouvait être autre chose à nos yeux, dans sa personne et dans ses actes, que le représentant de notre culte et l'image sensible de la doctrine qu'il nous enseigne ; s'il n'avait pas été depuis nos origines jusqu'à ce jour le cœur dans notre économie sociale ; si l'avenir d'une nationalité que la Providence nous commande d'aimer et de respecter, quoi qu'il arrive, ne reposait plus sur cette confiance entière et filiale que nous avons eue dans nos prêtres, confiance qui faisait notre trait d'union et qui ne peut exister sans un respect profond et mérité pour leur personne, leur caractère et leur doctrine, nous vous féliciterions moins, Monsieur le Supérieur, d'avoir travaillé toute votre vie à nous en former de si excellents.

Maintenant, comme nous avons entendu quelquefois formuler un reproche contre l'esprit de la maison, et, par conséquent, plus

particulièrement contre vous, Monsieur le Supérieur, nous nous permettrons de vous en faire part aujourd'hui pour que personne ne soit tenté d'agir comme ce Grec qui condamna Aristide parce qu'il était fatigué de toujours l'entendre nommer le *Juste*. On dit donc que sur certains sujets, vous êtes, non pas rétrogrades, car ici nous n'entendons être les interprètes que d'honnêtes gloseurs, mais stationnaires. Vous, nos seigneurs, les premiers parmi nos rentiers de Montréal, vous êtes encore dans les meubles de vos fondateurs, et rien n'a encore pu vous faire apporter le moindre changement dans votre vie extérieure, pendant que nous remplissons nos maisons d'objets de luxe et que nos équipages dispendieux ébranlent ce sol pour lequel nous vous payons des redevances. Et puis, on vous accuse en outre de vous mêler trop peu à la vie intime de nos familles : vous dînez peu en ville et vous y veillez encore moins ; on ne vous voit guère vous préoccuper que de nos douleurs.

Nous croyons le reproche sérieux, nous surtout qui aimons le beau, non seulement dans son essence, mais sous toutes ses formes. Cependant, nous croyons que vous pourriez peut-être nous répondre comme saint Laurent à cet empereur qui lui demandait de montrer les trésors de son église :

" Regardez les vastes écoles que nous élevons tous les ans pour recevoir un nombre toujours croissant d'enfants nécessiteux. Regardez les tables des pauvres que nous entretenons dans divers hospices et qu'il faut agrandir et surcharger devant les nécessités effrayantes qu'enfantent bien un peu les imprévoyances de votre luxe. Regardez les églises, les chapelles, les salles d'asiles, et cette multitude d'œuvres pies qui ont chacune un fondateur, un patron, un bienfaiteur parmi les membres de notre maison, lesquels y consacrent d'abord leurs biens patrimoniaux et trouvent encore moyen, dans leurs moments d'abois, d'arracher, avec l'aide du

supérieur, quelque chose à notre procureur. Voilà quel a été depuis plus de deux cents ans le luxe de St-Sulpice, et les plaisirs intimes auxquels il a pu se livrer. Tout cela a plus que suffi à absorber les loisirs de la communauté, ses rentes et quelque chose du capital. Nos paroissiens ont d'ailleurs assez de parents et d'amis pour s'asseoir à leurs banquets et participer à leurs plaisirs, et ils nous laissent assez d'infortunes et de besoins à soulager pour occuper tout à la fois et notre ministère et nos passe-temps."

Vous pourriez peut-être ajouter, Monsieur le Supérieur, qu'il a existé, sans doute, des ordres religieux qui ont orné magnifiquement leurs demeures et su tempérer par les charmes de l'art l'aspect trop sévère du cloître, mais que, comme la plupart ont éprouvé ensuite le besoin d'une réforme, il est peut-être plus judicieux de s'en tenir aux traditions de St-Sulpice et à l'esprit de simplicité de M. Olier.

Mais nous croyons qu'il est inutile, Monsieur le Supérieur, de vous suggérer des réponses à ces récriminations : vous ne vous en servirez pas et vous ferez bien. Ne faut-il pas que les gens de bien gardent sur eux un peu d'aliment pour notre médisance ? Et si vous ne lui en offrez jamais davantage, elle ne fera pas longue vie et vous n'aurez plus bientôt la peine de nous en absoudre.

Persuadés, Monsieur le Supérieur, qu'en continuant de vivre, vous ne desservirez pas la cause du ciel et que vous servirez beaucoup la nôtre, nous allons demander à Dieu de prolonger vos jours encore longtemps. Cela ne vous accommodera peut-être pas tout à fait : si nous allions avoir l'occasion de fêter *la soixantaine*, et d'ajouter un bout à nos compliments ! . . . Mais soyez sans inquiétude, nous allons tout vous dire aujourd'hui : nous ne voulons pas vous faire subir deux fois cette épreuve de purgatoire. Dieu a déjà jugé qu'une était de trop pour vous dans cette vie et dans l'autre.

# TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Causerie à la chapelle Notre-Dame de Lourdes de Montréal, le 22 juin 1880 . . . . . 5
Précis historique sur le collège de Montréal. . 59
Discours fait à la réunion générale des élèves du collège de Montréal, le 9 septembre 1885. 61
Quelques notes sur l'abbé Barbarin . . . . 103
Adresse présentée à Monsieur l'abbé Bayle, ancien directeur du collège de Montréal, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son admission au sacerdoce . . . . . 111